52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 13 28 MARS 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique ad instar participantium
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète . . . . 18 fr.	ETRANGER: Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.
	Edition partielle. . . . . 12 fr.	

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'Ami sur les « Revues ». — I. Les accords de Rome. — Laval et Mussolini, 193. — II. M. Laval au Vatican, 195. — III. Importance des accords, dans le domaine international, 196. — IV. Comment ces accords postulent une identité d'idéal moral et religieux, 198. — V. Concessions faites par la France dans le domaine colonial, 199. — VI. Sages conseils donnés dans le *Recrutement sacerdotal* sur la prédication « historique », 201. — VII. Description du Vatican, de ses habitants, de son souverain, de sa politique, par la *Revue de Paris*, 203 — VIII. Merveilles de conversions au Ruanda belge, 206.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : Daniel-Rops, Dr Declerfayt et P. Hoornaert, 208.

PRÉDICATION

Pour la fête des Sept-Douleurs. — I. La corédemption de Marie au Calvaire, 177.

Courtes instructions sur le Symbole. — XXXVIII. La résurrection du Christ, 178.

Sujets de circonstance. — Invitation à la communion pascale, 182. — La cérémonie des Rameaux et ses enseignements, 188. — *Pour une messe de Communion privée :* Le but de la communion et les devoirs du communiant, 190.

Allocutions de mariage. — V. Rappel de quelques principes, 191.

PETIT COURRIER

Q. — Pierre a fait la promesse, s'il obtient une grâce, de faire un don à une église *déterminée*, qui n'est pas son église paroissiale.

Cette grâce obtenue, songeant aux besoins de son église paroissiale, c'est à celle-ci qu'il voudrait faire son offrande. Cette mutation est-elle licite ?

R. — Non. La promesse faite en faveur d'une église déterminée a conféré à celle-ci un droit qui serait lésé si, la grâce obtenue, elle était frustrée du don promis. Chose promise, chose due.

Q. — Voudriez-vous avoir l'obligeance de rappeler dans l'*Ami* si vous avez étudié *le dogme de la Présence réelle* et de dire dans quel n° ?

R. — Pour une question aussi générale, il vous était aussi aisé qu'à nous de consulter les Tables annuelles, et vous auriez trouvé les références suivantes : 1924, p. 641; 1926, p. 249; 1928, p. 364; 1929, p. 108, 259 sq. ; 1931, p. 804; 1932, p. 157, 454, 629, 790; 1933, p. 437. Notez que c'est la *théologie* plutôt que le dogme de la transsubstantiation qui est étudiée en ces articles ; et encore sous des aspects très particuliers qui répondent précisément au point de vue des consultants.

Ainsi, la partie scripturaire des preuves de la présence réelle n'est pas touchée. Mais prenez n'importe quel bon manuel, ou, si vous désirez une étude plus approfondie, l'article *Eucharistie* du *Dict. de théol. catholique*.

Q. — Je serais heureux d'avoir votre avis sur la manière de diriger, d'instruire et de former à la vie chrétienne dans l'action catholique par des réunions mensuelles de la J. A. C.

Mes jeunes gens ont reçu peu d'instruction religieuse. Il faut donc mettre à la base l'enseignement catéchistique, bien adapté à leur mentalité, dans des Causeries *vivantes* qui font travailler leur esprit et leur cœur. Le travail personnel du prêtre fécondé par la grâce et l'onction divines est le facteur le plus puissant de toute action sérieuse sur la jeunesse; mais, avec la préoccupation de trois paroisses disséminées, j'ai besoin d'être aidé. Veuillez donc m'indiquer revues et ouvrages qui répondent à mes désirs.

R. — Pour la formation de vos jeunes ruraux à la vie chrétienne dans l'Action catholique, procu-

rez-vous l'ouvrage de toute première valeur qui vient de paraître et dont nous rendrons compte très prochainement : P. de Ganay, S. J., *Problèmes paysans et Apostolat spécialisé,* in-8 de 420 p., 15 f., Paris, Spes.

Spécialement pour la formation religieuse, prenez Prosper Gérald, *L'Evangile du Paysan* et *La Bible du Paysan,* 2 vol. à 10 f. l'un, Paris, Beauchesne. — Et pour faire passer le christianisme dans la vie : Abbé Mendigal, *Notre morale catholique,* in-12 de 210 p., 6 f. 50, Spes.

Q. — L'*Ami* ne pourrait-il pas nous indiquer un livre donnant une synthèse claire, lumineuse et serrée des arguments intrinsèques et extrinsèques de l'historicité du Nouveau Testament ?

R. — Ces synthèses-là abondent, et c'est à vous de choisir dans les Manuels celle qui convient le mieux à votre auditoire et à votre but. Parmi les Manuels, je vous conseille surtout le tome IV de Lusseau et Collomb (Paris, Téqui), ou le tome IV de Renié (Lyon, Vitte) et de Verdunoy (Dijon, Publications Lumière). — Dans Paul Buysse, *Jésus devant la Critique* (Paris, Desclée, de Brouwer et Cie), vous avez aux p. 91-199, dans une section intitulée « les Sources », une étude sur le témoignage qu'apporte à Jésus le Nouveau Testament.

Je puis enfin vous signaler que l'*Ami,* en envisageant les problèmes modernes soulevés à l'occasion de Jésus et du christianisme naissant, a été amené à revenir à diverses reprises sur ces questions d'historicité du N. T. Voyez en particulier 1922, p. 465 76 ; — 1923, p. 561-71, 689-98 et 769-79 ; — 1925, p. 753-62 ; — 1929, p. 417 24 ; — et 1930, p. 145-57.

Q. — Trouverai je quelque part le Nouveau Testament, textes latin et grec en regard ?

R. — Vous ne sauriez trouver mieux, au point de vue scientifique et typographique, que Merk, S. J., *Novum Testamentum græce et latine,* 1933, Institut biblique, 35, Piazza Pilotta, Rome (101) ; relié toile, 18 lires.

Q. — Veuillez bien m'indiquer les meilleurs auteurs sur les sujets suivants :

1° Les livres d'Esdras et Néhémie. Noms, objet, but des livres. 2° Leur composition : établir l'ordre chronologique des faits enseignés et apprécier les thèses de M. Von Hoonacker sur l'antériorité de Néhémie par rapport à Esdras. 3° Epoque et lieu de composition ; l'œuvre du dernier rédacteur. 4° Valeur historique et canonicité.

Où peut-on trouver la *Revue biblique* de 1923 et 1924 ?

R. — Sur toutes ces questions, voyez Lusseau et Collomb, *Manuel d'études bibliques,* t. II, p. 1008-1032 (Paris, Téqui). Vous auriez aussi à glaner, mais moins abondamment, dans les manuels de Renié et de Verdunoy.

Et n'oubliez pas que le 18 sept. 1913 l'*Ami* a consacré un Bulletin aux Papyrus d'Eléphantine et à leurs rapports avec les livres d'Esdras-Néhémie, p. 785 96 ; — que le 25 août 1921 il a consacré un autre Bulletin à la Restauration juive après la captivité et abordé notamment la question chronologique soulevée par les livres d'Esdras-Néhémie, p. 465-76.

Puisque vous habitez la Moselle, vous trouverez certainement à consulter la *Revue biblique* au Grand Séminaire de Metz, où vous recevrez de M. Hennequin un accueil aussi aimable que compétent.

Q. — Je suis en train de lire l'ouvrage du rabbin Joseph Klausner, *Jésus de Nazareth, son temps, sa vie, sa doctrine,* édité chez Payot en 1933. Avec un grand apparat scientifique, l'auteur cherche à démolir la divinité de Jésus ; il prétend même défendre Notre-Seigneur devant un pareil « blasphème », qui ne lui est jamais venu à la pensée et qui est tout simplement une influence postérieure du paganisme grec sur le fond purement juif de la doctrine de Jésus.

Connaissez-vous une réfutation solide de cet ouvrage prétendu scientifique, impartial et « amical » pour Jésus ?

R. — Voyez, pour vous orienter, la *Revue biblique* 1934, p. 136-138.

Q. — J'ai à traiter le sujet suivant : « Montrer d'une façon vivante et concrète, en utilisant exclusivement le livre d'Amos, ce qu'était un prophète en Israël et quel rôle social, national et moralisateur il remplissait. — Quel profit pourrait-on retirer de cette étude au point de vue pastoral ? » Quels auteurs consulter ?

R. — Prenez *Le Livre d'Amos* de M. Touzard (Paris, Bloud, 1909). Puis aidez-vous de Lusseau et Collomb, *Manuel d'études bibliques,* t. III, *Les livres prophétiques,* Paris, Téqui, 1934, dont nous parlerons prochainement ; en particulier consultez les pages 5 59.

Page 90 : Le P. Henry nous prie de dire à nos lecteurs que 1° l'édition de sa *Vie de N.-S. J.-C. en images* est épuisée ; 2° une nouvelle édition, augmentée de 8 pages, paraîtra vers la mi avril et sera cédée au même prix de 50 centimes ; 3° ce prix infime *ne comprend pas le port,* qui est de 25 centimes par exemplaire isolé ; 4° il convient donc de joindre au moins 75 cent. à toute demande de spécimen.

— Pour le *Temps des Pâques,* l'Œuvre des Tracts, 11, rue des Récollets, à Louvain (Belgique), vient de publier trois tracts, imprimés en deux couleurs sur feuilles in-4° : *L'amour d'un Père,* qui montre la Miséricorde infinie du Père qui est aux cieux, — *Je fais mes Pâques,* tract populaire, — *Revivre,* tract pascal pour la classe moyenne. — Chaque tract : 5 f. 50 le cent, 50 f. le mille, franco en France (francs français). Chèq. post. Bruxelles 437 98.

J. Alzin et J.-R. Defossé. — **Les Scouts sous terre.** — In-12 de 175 p., 7 f. — Paris, Spes.

Les scouts n'ont pas coutume de camper sous terre, mais bien plutôt par monts et par vaux. Et pourtant c'est ce qui arriva à un groupe d'entre eux, ainsi que le raconte le présent récit, qui, nous dit-on, repose sur un fond véridique. On y verra comment, après avoir suivi la piste d'une autre troupe mystérieuse de leurs frères, ils vinrent s'abriter dans des grottes, près des ruines d'un château de l'Ardenne belge. Surpris par un éboulement qui obstrua l'issue de leur refuge, il y vécurent trois jours de mortelles angoisses, jusqu'à ce qu'une délivrance inespérée leur apportât le salut et la clef de toutes les énigmes qui les avaient tant intrigués.

Ce cadre dramatique, on le conçoit, est bien fait pour exciter l'intérêt. Ce qui ne l'est pas moins, c'est la connaissance qu'on prend, en ce récit, de la méthode scoute, de son esprit, de sa valeur éducative et des résultats qu'elle parvient à obtenir.

DECORS POUR ARTIFICES - ILLUMINATIONS DRAPEAUX - GUIRLANDES INSIGNES
MASQUES POSTICHES GRIMES THEATRES & FETES
Etabts André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).
Tarif n° 1 sur demande

Marque déposée

Appareils brevetés S. G. D. G.
assurant électriquement
les sonneries des
Volées, Tintements,
Carillons,
Angelus automatiques.

GARANTIES ABSOLUES
SÉRIEUSES RÉFÉRENCES.

A. FARNIER,
Ingénieur spécialiste
VELARS-sur-OUCHE (Côte-d'Or).

BON - NATUREL - SAIN

BYRRH

PARFAIT TONIQUE

OFFICE GÉNÉRAL DU LIVRE

14 bis, rue de Bagneux, PARIS 6e.

—— Successeur de ——

L'Office Général de Commission

—— Just POISSON ——

fournit aux conditions les plus avantageuses **TOUS** les **OUVRAGES** français et étrangers ainsi que la **MUSIQUE** religieuse et profane

REMISES SPECIALES

aux Séminaires, Institutions, Missions, Congrégations, Bibliothèques paroissiales et scolaires.

Nous nous chargeons gratuitement des abonnements aux revues, publications et journaux français et étrangers ainsi que de l'exécution de toutes reliures, travaux de luxe, missels, paroissiens, etc., et reliures courantes.

Nous fournissons aussi tous articles concernant le Clergé et le Culte : objets de piété, ornements d'église, statues et tous articles nécessaires aux Missions, Congrégations, etc.

Renseignements sur demande

Compte postal Paris 195.93.

L'UNION ARTISTIQUE

à VAUCOULEURS (Meuse).

—— **A. PIERSON, directeur** ——

Catalogues adressés sur demande

S. C. de Montmartre

Modèle de toute beauté

Placé au-dessus du Maître-Autel, dans le fond du chœur, il domine les fidèles et étend sur eux tous sa bénédiction.

S'exécute en toutes tailles, jusqu'à 3 m. de hauteur, en terre cuite, plâtre durci, carton romain et fonte de fer. — **Prix remis sur demande.**

En fonte de fer, imitation bronze Barbedienne, il convient tout particulièrement pour commémorer les Missions et être placé à l'extérieur, dans les lieux publics, cimetières, sur les collines, etc.

THEATRE & FETES

Fabrique de tous Décors et Accessoires

MACHINERIE THÉATRALE

Joseph LINTANF, ex-décorateur à l'Opéra-Comique

Rue Saint-Nicolas, LANNION (C.-du-N.). Tél. 156.

Maison recommandée par NN. SS. les Evêques de Saint-Brieuc et de Quimper

SPÉCIALITÉ DE PAPIER ROCHER

Catalogue illustré contenant renseignts et plans : 3 fr

DUPLICATEUR SECAM, 48, rue Taitbout, PARIS.

Faites des économies en achetant des produits français de qualités. **SECAM** vous procurera au meilleur prix toutes fournitures pour votre DUPLICATEUR de quelque marque qu'il soit.

VITRAUX L. BALMET

25, Cours Berriat, GRENOBLE. Vitraux en tous genres et tous styles. Restauration (Voir le no du 14 fév. de l'*Ami*).

--- VINS DE MESSE ---

CAVES DES PRÉMONTRÉS

Abbaye de St-Michel de Frigolet.

Adresr correspce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hlt).

PÉTROLE - AIL - ESCARGOT

Les cures remarquables du DIABETE par le pétrole; de l'ARTERIOSCLÉROSE par l'ail; de la TUBERCULOSE par l'escargot, retiennent actuellement l'attention du corps médical. L'exposé de ces méthodes est adressé gratis par les Laboratoires des Phocéens, NICE (Alpes-Maritimes). Remise 30 °/. à MM. les Membres du Clergé.

Supprimez l'intermédiaire et vous aurez la vie moins chère

CAFÉ TORRÉFIÉ

Extra supérieur

Le postal 10 kilogs franco votre gare.... Fr. **157 fr. 50**

HENRI VINCENT, Importateur-Brûleur à SALON-DE-PROVENCE (B.-du-Rhône).

Chèques Postaux c. c. No 6109 Marseille —— **Maison spécialement recommandée.**

FABRIQUE DE MOBILIER D'EGLISE

Maison spécialisée fondée en 1875 — Catalogue franco

C. LENCLOS, sculpteur, lauréat des Beaux-Arts, BEUVRY (P.-de-C.).

Prix défiant toute concurrence.

LES HARMONIUMS RICHARD

sont vendus en confiance et à crédit par la

PROCURE BRETONNE --- ST-BRIEUC

INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS

Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres.

CURÉ D'ARS

de G. SERRAZ

auteur
du Christ-Roi
du Mont Blanc,
de la Vierge
de la Paix
du Sacré-Cœur de
Montmartre de Paris,
et d'autres statues
religieuses.

LES ATELIERS D'ART

Sculpture et peinture religieuse

GEORGES SERRAZ

81, rue Vercingétorix, PARIS.

Galerie d'Exposition : 1, place Saint-Sulpice.

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

Je continue ma cure...

d'Urodonal chaque hiver, depuis que j'ai été débarrassé de mes rhumatismes et d'une sciatique tenace par ce bon remède.

L'Urodonal a été adopté par le Vatican et les Établissements Chatelain ont le brevet de Fournisseurs du Vatican.

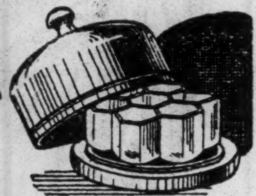
La boîte (20 doses) **10 fr.** ttes phies ou Chatelain. 2, r. Valenciennes. Paris

BON N° .
à nous retourner, pour recevoir, gratis et franco, l'ouvrage du Dr J.-G. Guignot : "Ce qu'il faut savoir pour se bien porter"

FAITES VOUS-MEME VOTRE YAOURT AU PRIX DU LAIT AVEC

YALACTA

"Le gardien de votre santé"



NOTICE SUR DEMANDE ADRESSÉE À YALACTA. SERVICE CL. 19. AVENUE TRUDAINE. PARIS

Si vous désirez équiper vos cloches **électriquement,** une adresse :

SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES

BACH - ING. CONSTR. - METZ

265 églises sont déjà équipées.

Représentants dans les principales régions.

Ateliers M. Mario DOMENICI

Maison spécialisée (Plastique - Ivoirine)

45, rue des Murlins — ORLEANS

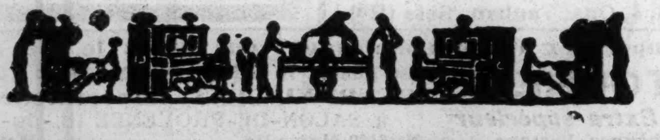
Christs pour Missions et Propagande à partir de 1 fr
Et statuettes pour récompenses à partir de 0 fr. 50

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41 bis, Bd des Batignolles, PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE



ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

Ami du Clergé du 28 mars 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête des Sept-Douleurs. — I. La corédemption de Marie au Calvaire, 177.
Courtes instructions sur le Symbole. — XXXVIII. La résurrection du Christ, 178.
Sujets de circonstance. — Invitation à la communion pascale, 182. — La cérémonie des Rameaux et ses enseignements, 188. — *Pour une messe de Communion privée :* Le but de la communion et les devoirs du communiant, 190.
Allocutions de mariage. — V. Rappel de quelques principes, 191.

POUR LA FÊTE DES SEPT DOULEURS

I

LA CORÉDEMPTION DE MARIE AU CALVAIRE

Mes frères,

Comme la place donnée à la fête des douleurs de Marie dans la semaine de la Passion, la Sainte Chapelle est, pour qui connaît son histoire, tout un symbole de l'union de Jésus et de Marie dans l'œuvre de notre salut.

Du boulevard du Palais, on n'aperçoit que sa flèche, la crête dentelée de son faîte, l'élégante balustrade de son pourtour. Mais le plus ignorant sait de réputation quelle merveille se cache dans l'enclos massif du Palais de Justice, un oiseau de paradis dans une cage trop lourde à son essor et à ses vives couleurs.

Pour nos regards habitués aux châsses gothiques dorées des saints de nos églises, la Sainte Chapelle répond bien à sa destination première : sa frêle armature de pierre et la surface très étendue de ses incomparables verrières en faisaient le reliquaire, à leur proportion, de la couronne d'épines et d'une portion notable de la vraie Croix.

C'est pour exposer et honorer ces reliques insignes entre toutes, que S. Louis demanda à Pierre de Montereau, l'architecte de la chapelle du château de Vincennes et du réfectoire de l'Abbaye de St-Martin des Champs (Conservatoire des arts et métiers), d'élever ce monument dans son palais de l'île de la Cité. Jean de Brienne et Baudoin les avaient envoyées de Constantinople au roi croisé.

En l'espace de trois ans (1245-1248), Pierre de Montereau achevait son chef-d'œuvre et on pouvait procéder à la dédicace.

A une double dédicace.

Comme cet autre magnifique reliquaire de la Passion, le Saint-Sang de Bruges, la Sainte Chapelle de Paris présente cette particularité de deux églises superposées : au rez-de-chaussée, la chapelle basse, primitivement destinée aux serviteurs du Palais ; et au premier étage, la chapelle haute, réservée à la famille royale et aux grands officiers de la cour. Le même jour, le 26 avril 1248, Philippe Berruyer, archevêque de Bourges, plaçait l'église inférieure sous le vocable de la Sainte Vierge et Odon, évêque de Tusculum, légat du pape, l'église supérieure sous le titre de la couronne d'épines et de la Sainte Croix.

Figure qui reste pour notre piété, malgré la désaffectation de la Sainte Chapelle, de l'étroite union du Rédempteur et de la Corédemptrice dans l'œuvre de notre salut.

Les décorateurs de la Sainte Chapelle ont uni le souvenir de S. Louis au souvenir de sa mère Blanche : la fleur de lis s'entremêle aux armes de Castille.

L'Eglise n'y a pas séparé la compassion de la mère de la passion du fils : elle a dédié à Notre-Dame le sanctuaire inférieur, au Christ sauveur le sanctuaire supérieur. Redisons-le : liturgie et architecture évocatrices ; elles font penser à la Vierge *debout au pied de la croix.*

I. — *La Compassion corédemptrice de Marie au Calvaire*

C'est l'image de Notre-Dame au Calvaire que nous a transmise l'Evangile : « Près de la croix de Jésus se tenait sa mère. »

Il n'a retenu que celle-là.

Nous nous imaginons aisément la scène déchirante d'une pauvre mère au chevet du lit où agonise son enfant. Elle l'embrasse, elle lui prend les mains, elle prolonge ses baisers mouillés de toutes ses larmes. Il semble, et on le dit, qu'elle voudrait l'arracher à la mort. Elle est pâle, pâle comme le visage de son mourant. N'est-ce pas sa vie qui s'en va avec celle de son fils ?

Près de son Jésus crucifié et expirant, la tendresse humaine maternelle de Marie passa par toutes ces phases et de plus atroces. S'est-elle traduite dans les mêmes gestes de désespoir ? Son Jésus a crié le sien : « Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Et ses lèvres altérées ont laissé échapper la détresse de son corps brûlé et miné de fièvre : « J'ai soif ! » Il avait même prié pendant son agonie : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi. » N'imaginons pas une Vierge du Calvaire, stoïque, extérieurement insensible, sans un pli douloureux sur son beau visage ni aucun mouvement de sa souffrance de mère vers la chair de sa chair.

Mais comment équilibrer dans nos pensées les deux amours en présence : son amour de Corédemptrice obéissant jusqu'à la mort et son amour maternel aux abois ? Nos Calvaires, avec Marie et Jean à droite et à gauche de la croix, ne peuvent fixer dans l'immobilité de la pierre qu'un moment de cette scène, le côté héroïque de cette mère debout malgré sa douleur vaste comme l'océan. Mais nos mots plus flexibles n'exprimeront-ils pas la succession mouvante du drame de son

cœur, le flux de la tendresse de son cœur et le reflux de sa force d'âme ?

Presque tous les poètes de la Passion y ont échoué. Ici, partout, toujours, après quelques pas en pleine lumière, on aboutit à des ténèbres, au mystère de Marie. Tenons-nous-en à l'Evangile : près de la croix de Jésus sa mère était debout.

En définitive, il nous faut savoir que la Corédemptrice n'a pas failli à son *fiat* de l'Annonciation et nous avons besoin d'apprendre d'elle le courage dans l'épreuve. Pour le reste, le cœur nous y entraîne de tout son poids.

Et maintenant Jésus va proclamer avant de mourir la magnifique conséquence de cette corédemption : la maternité spirituelle de Marie.

II. — *Proclamation de la Maternité spirituelle, conséquence de la Corédemption*

Du Calvaire, l'Evangile nous donne un spectacle parlant : « Jésus, ayant vu sa mère et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voilà votre fils. » Ensuite, il dit au disciple : « Voilà votre mère. »

Après cela, vont-ils s'entêter dans leurs blasphèmes, ceux qui ont fait de Jésus un fils sans cœur ? Cette flamme de tendresse filiale n'éclaire-t-elle pas les obscurités des réponses du recouvrement au Temple, de Cana, de la vie publique qui ont fait le scandale des ennemis de la Vierge ?

Le Christ sauve le monde par la croix. Il est donc maintenant en pleine fonction rédemptrice. On ne s'étonnerait pas qu'il parût tout absorbé par la sainteté de sa mission.

Et son cœur va vers sa mère, comme le cœur des autres mourants, d'un père, d'un époux, à la pensée de la solitude des êtres chers qui restent. Que va-t-elle devenir ? Qui donc subviendra à ses besoins ? A qui pourra-t-elle parler de son cher mort ? Il pense à cela au moment où il est plus que jamais aux affaires de son Père. Et il remet la Vierge à S. Jean.

La grâce n'anéantit pas la nature ; elle l'embellit et la transfigure. On ne grandit pas le Fils de Dieu en déformant le Fils de l'homme. Le Fils de Dieu et le Fils de l'homme se rencontrent et s'accordent toujours.

En même temps qu'il songe au deuil de sa mère, Jésus ne perd pas la pensée des hommes pour qui il meurt. Le cœur filial et le cœur rédempteur se servent des mêmes mots pour dicter chacun les suprêmes volontés de leur affection et de leur amour : « Voilà votre Fils, voilà votre Mère, » testament de l'enfant et testament du Sauveur. Ainsi Jésus confie sa mère à S. Jean et les hommes à sa mère.

Nous savons de la bouche même de Jésus et de son souffle expirant, que nous pouvons donner à Marie ce nom suave de mère et qu'elle nous tient pour les enfants de sa douleur. Certitude très douce qui autorise l'audace de nos insistances dans nos besoins de tout genre : « *Monstra te esse matrem*, faites voir que vous êtes bien notre mère ; » certitude très forte qui permet à la Mère de miséricorde de plaider non coupables pour nous : ne sommes-nous pas aussi ses enfants ?

Le peuple chrétien n'entend pas autrement ces paroles de Jésus en croix. Il a appris cela dans son catéchisme. On ne lui enseigne pas autre chose au prône du dimanche.

* *

Quand on visite la Sainte Chapelle, on ne peut échapper au souvenir de S. Louis. Avec le chêne de Vincennes et la figure de Joinville, le sénéchal, elle est du cortège d'images qui accompagne dans notre esprit le nom du saint roi.

Quand il apprit la mort de sa mère, Blanche de Castille, si profonde fut la douleur du roi qu'il refusa de voir personne pendant deux jours. Enfin il envoya chercher Joinville, qui nous a raconté sa première rencontre pathétique avec le roi orphelin enfermé dans son immense deuil : « Quand je vins devant lui, en sa chambre, là où il était tout seul, et qu'il me vit, il étendit ses bras et me dit : « Ah ! sénéchal, j'ai perdu ma mère ! »

Pour imaginer le retour du Golgotha, il n'est que de renverser les rôles et de se représenter la Vierge qui étend aussi ses bras et dit à S. Jean, en fermant les yeux sur l'affreuse réalité : « Ah ! Jean, j'ai perdu mon fils ! »

Mais, magnanime dans la douleur, elle a épousé la cause de son fils et va bientôt commencer d'exercer au Cénacle sa régence maternelle. Car, plus étroitement encore que S. Louis associa à son gouvernement Blanche de Castille, devant qui toujours il s'inclinait avec confiance et obéissance, le Christ rédempteur et médiateur s'est adjoint en la Vierge sa mère la corédemptrice du monde et la médiatrice universelle. Et si elle est debout au pied de la croix, c'est pour que cette attitude sacerdotale nous la montre dans ses fonctions de corédemptrice, offrant avec son Jésus le sacrifice qui a sauvé le monde.

Comme la liturgie nous y invite pendant cette semaine, ne les séparons donc pas dans notre amour et dans notre reconnaissance. Que notre regard aille du Fils en croix à sa Mère au pied de la croix, de notre Rédempteur à notre Corédemptrice, de notre Médiateur à notre Médiatrice. Et surtout que notre cœur se laisse émouvoir à leur commune souffrance salutaire, pour sortir du péché qui a fait souffrir notre Dieu et notre Mère. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XXXVIII

LA RÉSURRECTION DU CHRIST

Mes frères,

Bien que nous ayons pu légitimement conclure des miracles opérés par Jésus et de l'accomplissement en lui et par lui des prophéties à sa divinité,

nous arrivons maintenant à l'événement qui constitue le fondement le plus solide de notre foi, sa résurrection. S. Paul en a dégagé la portée dans cette phrase écrite aux habitants de Corinthe : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, vaine est aussi votre foi. » Nous examinerons aujourd'hui le fait de la résurrection et les objections qu'on lui oppose.

I

Nous avons laissé Jésus au tombeau. Il repose sous la double garde des scellés et d'un piquet de soldats. Les Sanhédrites commentent sans doute avec ironie les précautions dont ils se sont entourés : « Bien habile qui pourrait maintenant le faire sortir de son tombeau ! Il a prétendu en remontrer aux chefs de la nation, et ce sont ces mêmes chefs qui ont eu raison de lui. Ils le tiennent et le tiennent bien, vaincu par l'autorité, à qui appartient toujours le dernier mot, et par la mort qui ne lâchera pas sa proie. »

Cependant les saintes femmes avaient l'intention de revenir au tombeau, aussitôt terminées les fêtes du grand sabbat pascal, pour compléter l'embaumement hâtif auquel nous avons assisté. Dès le matin, elles prennent donc le chemin qui conduit au jardin funèbre. Une apparente contradiction entre S. Marc et S. Jean souligne leur empressement. Le quatrième évangéliste les fait arriver quand il faisait encore nuit ; le second, au contraire, affirme que le soleil était déjà levé. C'était donc à ce premier lever de l'aurore où les lointains sont déjà éclairés du côté de l'Orient par l'approche du soleil, tandis que les régions de l'ouest, surtout celles qui sont plantées d'arbres, demeurent encore dans l'obscurité. Elles sont au nombre de trois : Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, mère de Jean l'Apôtre. Elles avaient acheté les huiles parfumées nécessaires pour les onctions et les apportaient dans des vases.

Tout en parcourant les rues de la ville, elles s'inquiétaient de savoir qui leur roulerait la pierre du sépulcre, trop lourde pour être maniée par des femmes. Elles ignoraient certainement l'apposition des scellés et la présence d'une garde ; sans quoi elles n'auraient pas entrepris une démarche inutile.

Aux approches du tombeau, Marie-Madeleine, plus jeune que ses compagnes et aussi pressée par son ardeur de nouvelle convertie, prit les devants. Une étrange surprise l'attendait. Les abords du tombeau gardaient sans doute quelques traces du séjour des soldats : de la paille sur laquelle ils avaient couché ; des cendres, peut-être encore des tisons, provenant d'un feu qu'ils avaient allumé pour la nuit ; peut-être aussi quelques armes abandonnées dans la précipitation du départ. La pierre du tombeau portait encore les scellés, mais ceux-ci étaient brisés, la pierre avait été déplacée et le tombeau était ouvert.

On peut supposer qu'interdite à cette vue, Marie-Madeleine attendit l'arrivée des deux autres femmes qui la suivaient d'ailleurs à faible distance, car l'Evangile rapporte qu'elles entrèrent ensemble dans le tombeau. Le sépulcre était vide. Hors d'elle-même, Marie-Madeleine court à la ville vers Simon-Pierre et vers Jean, et leur dit : « On a enlevé le Sauveur et nous ne savons pas où on l'a mis. » C'est la première supposition qui vient à l'esprit de la pauvre femme, supposition qui ne semble pas dénoter une confiance bien profonde dans les prédictions du Sauveur, mais qui confirme singulièrement l'authenticité d'un récit si naturel et si humain.

Pendant ce temps il se passait du nouveau au sépulcre. Tandis que Marie et Salomé attendaient, en proie à une vive terreur, le retour de leur compagne, elles aperçurent deux hommes, vêtus d'un vêtement éblouissant. Ils étaient assis. Celui qui se tenait à droite leur dit : « Ne craignez rien. Celui que vous cherchez n'est pas ici. Pourquoi chercher un vivant parmi les morts ? Il est ressuscité. Souvenez-vous de ce qu'il vous a dit, étant encore en Galilée : Le Fils de l'homme doit être livré aux mains des pécheurs, être crucifié et ressusciter le troisième jour. Mais allez ; dites aux disciples et à Pierre qu'il le précède en Galilée. Là, ils le verront, comme il le leur a dit [1]. »

Les deux femmes partirent aussitôt porter cette nouvelle. C'est après leur départ seulement que Pierre et Jean, alertés par Marie-Madeleine, arrivent en courant au sépulcre. Jean, notre évangéliste, en parlant de lui-même, courut plus vite que Pierre et arriva le premier. Regardant à l'intérieur par la porte du vestibule, il aperçut les bandelettes dépliées et le suaire soigneusement roulé à part. Simon-Pierre, arrivant à son tour, vit lui aussi les mêmes objets. Plus de doute, le corps n'a pas été emporté ailleurs, puisque les linges qui l'enveloppaient sont demeurés là. Jésus est ressuscité. Ils crurent alors [2] parce qu'ils avaient vu, car ils ne comprenaient pas encore que selon les Ecritures le Christ devait ressusciter.

Marie-Madeleine était revenue, derrière les deux Apôtres, au tombeau. Or, comme elle pleurait, elle se pencha pour regarder dans le tombeau et elle vit deux anges en vêtements blancs, assis, l'un à la tête et l'autre aux pieds, à l'endroit où avait été déposé le corps de Jésus. Ceux-ci lui dirent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » Elle leur répondit : « Parce qu'on a enlevé mon Seigneur et je ne sais où on l'a mis. » Marie-Madeleine n'avait pas entendu de la bouche de ses compagnes le récit de ce qui leur était arrivé. Pierre et Jean avaient sans doute gardé pour eux leurs réflexions. Elle n'était pas plus avancée qu'au premier moment. Mais l'attention des deux anges semblait concentrée sur un objet se trouvant derrière elle. Elle se

[1] Les récits des quatre évangélistes accusent quelques divergences de détail, mais qui n'entraînent aucune contradiction. Il convient donc de les combiner pour obtenir l'histoire complète de la Résurrection.

[2] S. Jean ne parle, en fait, que de lui-même ; mais le singulier n'exclut pas S. Pierre. S. Jean rapporte ses propres sentiments sans songer à noter ceux de son compagnon, parce qu'il est tout entier à ses propres pensées. (*Cf.* Durand, *Evangile selon S. Jean*, Coll. *Verbum Salutis*, IV, p. 506).

retourne et aperçoit un homme qu'elle pense être le jardinier préposé à l'entretien du lieu. Cet homme lui dit : « Pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Elle lui répondit : « Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis et je l'emporterai moi-même. » Alors de ces lèvres que dans sa douleur elle n'avait même pas regardées, tombe un seul mot qui dissipe toute douleur et qui sèche toute larme : « Marie ! » Le Seigneur est devant elle, vivant. « Maître ! » s'écrie-t-elle, et elle se jette à ses pieds qu'elle tient embrassés. Mais Jésus lui dit : « Ne me touche pas. » Désormais les relations entre Jésus et les siens sont modifiées par sa résurrection. D'ailleurs il faut se préparer à une prochaine séparation. « Sans doute, ajoute le Maître, je ne suis pas encore remonté vers mon Père ; mais va vers nos frères et dis-leur : Je remonte vers mon Père[1]. »

La piété des fidèles aime à croire que la première apparition de Jésus ressuscité fut pour sa sainte Mère. L'Evangile ne fait aucune allusion à ce fait. Il n'en demeure pas moins vraisemblable. Sans parler de la délicate affection de Jésus pour sa mère, le fait que Marie ne s'est pas jointe aux saintes femmes pour venir au tombeau ne semble-t-il pas indiquer clairement que Marie était déjà avertie de la résurrection de Jésus ? Pourquoi cette apparition, si elle a eu lieu, n'est-elle mentionnée par aucun évangéliste ? Pourquoi Marie se tient-elle à l'écart en un moment si solennel ? Sans doute parce que l'opposition n'aurait pas manqué de dire que le témoignage d'une mère, qui aurait pris ses désirs pour la réalité, avait influé sur la mentalité des Apôtres et des saintes femmes et contribué à accréditer la croyance à la résurrection. Marie consent à demeurer dans l'ombre pour ne gêner en rien la mission de son Fils.

S. Matthieu est le seul des quatre évangélistes qui rapporte, d'ailleurs avec une extrême concision, l'événement de la résurrection que nous ne connaissons jusqu'ici que par les circonstances qui l'ont suivi. Voici en quels termes il s'exprime : « Il y eut un grand tremblement de terre. L'ange du Seigneur, descendu du ciel et s'approchant, roula la pierre et s'assit dessus. Son aspect était comme celui de l'éclair et son vêtement blanc comme la neige. A sa vue, les gardes effrayés tremblèrent et devinrent comme morts. » Ici encore, ce sont plutôt les circonstances environnantes qui sont mentionnées. Le fait lui-même demeure secret. La mort et la vie ne nous sont connues ici-bas que par leurs manifestations ; leur nature propre restera mystérieuse pour chacun de nous, au moins aussi longtemps que le grand voile de l'au-delà ne se sera pas déchiré.

II

La résurrection de Jésus étant son plus grand miracle et, comme nous l'avons dit, le fondement le plus solide de notre foi, il ne faut pas nous étonner que l'incrédulité ait tout tenté pour en nier la réalité. Nous allons examiner les objections qui prétendent expliquer la disparition du corps de Jésus de son tombeau, tout en rejetant le miracle. Je laisserai de côté aujourd'hui les objections qui concernent les apparitions du Sauveur. Nous n'avons encore parlé que de l'apparition à Marie-Madeleine ; lorsque nous aurons relaté les autres, nous aborderons cette nouvelle série d'explications rationalistes.

Les objections dont j'ai à vous parler aujourd'hui se réduisent à deux groupes : 1° Jésus n'était pas mort ; donc il n'a pas eu à ressusciter ; 2° Jésus était bien mort, mais son corps a été enlevé du tombeau, donc il n'est pas ressuscité. Je passerai brièvement sur la première objection. Elle accumule tant d'invraisemblances qu'elle ne peut pas être prise un seul moment au sérieux. Cette théorie a été soutenue par certains rationalistes allemands. On peut la résumer ainsi : Jésus, au moment où il fut détaché de la croix, était seulement évanoui ; la fraîcheur du tombeau et la vertu des aromates l'ont ranimé ; il sortit donc du tombeau et alla se réfugier dans un lieu inconnu où il termina sa vie.

A qui fera-t-on croire qu'un homme épuisé par une nuit et une journée de mauvais traitements, tels que la flagellation et le couronnement d'épines, cloué par les pieds et par les mains à une croix, percé au cœur d'un coup de lance, enseveli et enfermé dans un tombeau hermétiquement clos, ait pu avoir assez de forces pour se lever, se débarrasser de ses bandelettes, rouler la pierre du sépulcre et faire de suite des trajets assez longs pour se montrer en pleine santé dès le premier instant ? « La crucifixion et ses effets physiologiques s'y opposent absolument, » c'est un rationaliste moderne qui l'affirme.

En admettant, ce qui paraît déjà invraisemblable, un simple évanouissement, il est certain que l'air raréfié du sépulcre, alourdi encore par le parfum des aromates, aurait plutôt occasionné la mort que le retour à la santé. Les pertes de sang considérables que Jésus avait subies auraient d'ailleurs rendu impossible tout effort sérieux comme celui qu'exigeaient l'ouverture du sépulcre, en supposant que l'opération pût être faite de l'intérieur, et la marche. Comment admettre aussi que les soldats préposés à la garde du tombeau aient laissé passer Jésus ou ne se soient pas aperçus de son départ ? Seul, le caractère miraculeux du fait et des circonstances prodigieuses qui l'accompagnèrent peut expliquer leur terreur. En tout cas ils n'auraient pas manqué, le premier moment de surprise passé, de poursuivre le fugitif. A leur défaut les sanhédrites s'en seraient chargés. Loin de là : ceux-ci achètent le silence des soldats et étouffent l'affaire.

Le caractère de Jésus est, lui aussi, en opposition avec une pareille explication. Je n'en veux pour preuve que le témoignage peu suspect d'un

[1] Ce passage est l'un des plus difficiles de l'Evangile. (Cf. Durand, *op. cit.*, p. 510 et 511, et Cristiani, *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur*, t. III, p. 338 et 339).

rationaliste contemporain : « Quand on a étudié d'un peu près le caractère de Jésus, quand on a pu apprécier sa droiture, sa candeur, son courage, le don complet qu'il a fait de lui-même à sa grande mission, quand on envisage l'impossibilité morale de la situation à laquelle il se serait condamné en se confinant dans le silence et l'inactivité pendant que les siens bravaient la persécution et la mort, est-il un instant permis de se représenter Jésus laissant ses disciples croire qu'il est ressuscité, quand lui-même sait qu'il n'en est rien, et les abandonnant aux rudes épreuves qui les attendent pour se retirer dans une obscurité oisive, égoïste, si prudente qu'elle ressemble à une désertion ? Il y a là une série d'impossibilités psychologiques [1]. »

Reste la seconde hypothèse, celle d'un enlèvement. Par qui le corps aurait-il pu être enlevé ? Par les amis ou par les ennemis de Jésus. Examinons successivement les deux cas.

Le corps de Jésus aurait été enlevé par les siens. Pour juger de la valeur d'une pareille supposition, il faut d'abord se rappeler la mentalité et le caractère des Apôtres. Dans l'ensemble, ils étaient, il faut bien l'avouer, peu disposés à croire et peu courageux. Notre-Seigneur leur a plus d'une fois reproché leur incrédulité. Au moment de l'arrestation de leur Maître, neuf d'entre eux disparaissent, Pierre renie Jésus et n'aura pas le courage, lui qui s'était déclaré prêt à mourir avec lui, de le suivre jusqu'au Calvaire. Seul Jean s'y trouvera. Au matin de la résurrection, Pierre et Jean sont les seuls à se présenter au tombeau, et encore n'y sont-ils venus que pour voir, et c'est seulement après avoir vu qu'ils ont cru, car ils n'avaient pas compris la portée des prophéties. Thomas refusera de croire jusqu'à la dernière minute et parmi les autres les sentiments étaient partagés ; la majorité penchait plutôt pour le doute.

Même mentalité chez les disciples, témoin ceux d'Emmaüs qui regagnaient, tout tristes, leur demeure, pensant qu'il n'y avait plus rien à espérer après la sanglante tragédie du Calvaire. Marie-Madeleine, elle aussi, pense que le corps a été dérobé ; pas un instant, avant l'apparition de Jésus, elle ne suppose que les prophéties se sont accomplies.

Tous d'ailleurs sont décontenancés par la réapparition si humble de Jésus. Ils auraient souhaité une résurrection à grand fracas, une manifestation tapageuse qui eût ouvert tous les yeux, vaincu toutes les résistances et confondu tous les adversaires, quelque chose comme l'avènement prédit pour le dernier jour où Jésus apparaîtra en juge souverain et incontesté au milieu d'un bouleversement général de la nature.

Comment admettre qu'avec de telles dispositions d'incompréhension, de doute, d'incrédulité et de crainte, les Apôtres aient songé à venir enlever le corps de leur Maître ? A quoi bon d'ailleurs ?

[1] A. Réville, *Jésus de Nazareth*, tome II, p. 455 et suiv.

L'emporter pour le cacher en quelque lieu secret, c'était augmenter leurs désillusions et mettre fin à toute espérance. Comment admettre alors une foi si vive en la résurrection qu'elle leur donnera le courage de braver le pouvoir, d'affronter tous les dangers, de s'exposer à la mort et de la subir ? Et puis n'y avait-il pas une garde au tombeau ? Celle-ci n'aurait rien vu ou bien aurait été complice ? On n'aurait exercé contre elle aucune mesure disciplinaire pour la punir d'avoir si mal rempli sa mission ? Accumulation d'invraisemblances trop nombreuses et trop fortes !

Le stratagème inventé par le Sanhédrin pour expliquer l'événement laisse paraître, lui aussi, la mauvaise foi. Les sanhédrites achetèrent le silence des soldats en leur demandant d'aller annoncer que pendant leur sommeil les disciples avaient dérobé le corps de Jésus [1]. Singulière garde qui dort au lieu de monter la faction ! Si tous dormaient, comment peuvent-ils affirmer que quelqu'un est venu enlever le corps ? Si tous ne dormaient pas, comment ont-ils laissé faire ? Dans un cas comme dans l'autre, pourquoi n'ont-ils pas été inquiétés ?

Laissons là ces invraisemblances, inventées pour échapper au miracle. Voici une seconde solution rationaliste. Elle est présentée en particulier par celui que nous avons entendu tout à l'heure réfuter avec tant de force et d'ardeur la première hypothèse. Ce seraient les sanhédrites eux-mêmes qui auraient fait enlever le corps, parce qu'ils auraient été mécontents de la permission donnée par Pilate et des honneurs accordés à Jésus dans une sépulture particulière, et parce qu'ils auraient craint que ce sépulcre ne devînt un lieu de pèlerinage pour les partisans de l'ancien prophète galiléen.

Admettons un moment la possibilité de cette colère et de cette crainte. Je demande seulement si le remède n'aurait pas été pire que le mal. Faire disparaître le corps de Jésus, surtout en commettant la bévue de laisser sur place les bandelettes et le suaire, c'était donner aux Apôtres un prétexte de croire en la résurrection. On n'est pas plus maladroit. D'ailleurs aucun fait, aucun texte, aucune allusion, si fugitive soit-elle, ne peuvent être relevés en faveur de cette thèse. Il est bien surprenant qu'un silence aussi absolu ait pu être obtenu et observé. Le meilleur moyen de réduire à néant les prétentions du prophète et les espérances de ses partisans n'était-il pas, au contraire, de veiller à ce que le corps restât en place, de manière à pouvoir faire constater qu'il n'y avait pas eu de résurrection ? C'est d'ailleurs ce que les sanhédrites ont compris et ont tenté de réaliser en plaçant une garde au sépulcre.

Enfin pareille disparition n'explique pas non plus la foi unanime des Apôtres en la Résurrection, foi, je le répète, qui les a conduits jusqu'au mar-

[1] Une inscription datant de l'époque de Jésus prouve que, si le Sanhédrin n'a pas cru pouvoir exercer des poursuites contre les Apôtres, c'est qu'il avait conscience de propager un mensonge.

tyre. Tous n'ont pas exprimé aussi brutalement que Thomas le désir de voir et même de toucher Jésus pour croire en sa résurrection. Il n'en reste pas moins vrai qu'ils ont cru parce qu'ils ont vu. Ils l'affirmeront bien haut.

Il est vrai que le rationalisme tient en réserve une dernière arme : les Apôtres auraient été victimes d'une hallucination. Nous répondrons à cette objection dans notre prochain entretien.

* *

Jusqu'ici, pour un observateur impartial, toutes les constatations que nous avons faites sont favorables à la résurrection. L'embarras des adversaires, leurs manœuvres déloyales et leur parti-pris de vouloir écarter le miracle ne leur laissent guère de chances de triompher dans la dernière épreuve qu'ils nous proposent. Nous avons d'ailleurs quantité de raisons de croire dès maintenant à la résurrection du Christ, ne serait-ce que le développement et le triomphe de son Eglise.

Bien d'autres entreprises, humainement plus solides que l'Eglise, ont sombré depuis longtemps. Nous sentons que le doigt de Dieu est là, qui continue de glorifier dans son œuvre celui qu'il a glorifié aux jours de sa résurrection et de son ascension. Comme S. Jean, nous pouvons nous écrier : « Nous avons vu les œuvres de Dieu ; nous apportons notre témoignage, et lui qui sait tout sait bien que nous ne mentons pas. » Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

INVITATION A LA COMMUNION PASCALE

Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur. (Matth., XXI, 5).

Mes frères,

Les temps sont accomplis. Notre-Seigneur veut une dernière fois se présenter au peuple qu'il aime comme le Sauveur annoncé par les prophètes et attendu par les âmes saintes. Le voilà donc qui s'avance vers Jérusalem, entouré de ses disciples ; ceux-ci ont étendu leurs vêtements sur une ânesse et son ânon réquisitionnés dans la campagne et l'ont fait asseoir dessus, et c'est en cet appareil que le Fils de Dieu va faire son entrée dans la ville sainte. Mais la renommée de ses miracles, de son enseignement, de sa sainteté l'a précédé. A la nouvelle de son arrivée, la foule, que l'approche des fêtes de Pâques avait attirée à Jérusalem, se porte à sa rencontre ; on veut le voir, cet illustre thaumaturge ; on veut l'entendre, ce grand prophète ; on veut le saluer, l'acclamer, cet homme extraordinaire qui se dit envoyé de Dieu. L'enthousiasme se manifeste à la manière orientale. On coupe des branches d'arbres et l'on en couvre la route ; les hommes, les femmes et les enfants se dépouillent de leurs vêtements et les étendent sous les pas du Sauveur, au milieu des jonchées de rameaux et de feuilles. Et ceux qui marchaient devant lui et ceux qui le suivaient criaient tous ensemble : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosannah au Fils de David ! »

Voilà, m. f., le fait que nous raconte aujourd'hui l'Evangile. Mais ce fait est le symbole d'une fête à laquelle l'Eglise nous convie en ce saint temps de Pâques, et que notre bien-aimé Sauveur désire avec une divine passion : je veux dire son entrée triomphale dans nos âmes par la sainte communion. Puissè-je vous faire comprendre que cette fête est pour vous le plus grand des honneurs et le plus insigne des bienfaits, et que votre devoir est d'y préparer vos âmes et d'en assurer les fruits.

I

Mais d'abord rappelons la doctrine de l'Eglise et réveillons notre foi. Il y a dix-neuf cents ans, Jésus-Christ n'a fait que passer à Jérusalem, tandis qu'il réside au milieu de nous, dans nos tabernacles, et nous invite à aller à lui. Mais, entre toutes les visites qu'il réclame de nous, il en est une, plus familière et plus intime, dans laquelle il veut nous mettre en possession du plus grand des biens, de lui-même. Cette visite, nous l'appelons la communion.

Jésus l'a préparée par une série de merveilles qui stupéfient la raison : c'est d'abord le changement instantané des substances, par l'effet d'une simple parole qui met le corps, le sang, l'âme et la divinité du Sauveur là où il n'y avait auparavant que du pain et du vin ; puis c'est la présence simultanée du Christ partout où se fait la consécration ; c'est enfin la présence totale du Christ en chaque partie des espèces ou apparences qui le contiennent, sans le circonscrire ou l'emprisonner ; présence réelle du Christ que ne peut atteindre aucun de nos sens, gerbe de merveilles qui ravissaient le Roi-Prophète et lui faisaient dire : « Le Seigneur a fait un mémorial de tous ses prodiges pour nourrir ceux qui le craignent. » (Ps., CX, 4).

Mais dans tous ces prodiges, quel anéantissement ! Ah ! mon Sauveur, dans votre triomphe des Rameaux, vous vous abaissez en prenant une humble monture ; pour préparer votre triomphe eucharistique dans nos âmes, vous êtes plus qu'abaissé, vous êtes anéanti. Nos sens ne voient rien, ne touchent rien, ne goûtent rien que de fragiles et misérables apparences, notre raison se trouble et ne comprend rien à un pareil mystère. Notre foi seule s'écrie avec l'Apôtre : « Il s'est anéanti ! » Mais dans cet anéantissement, que de sagesse et de bonté ! Si Jésus se donnait à nous en son état de victime immolée, nous reculerions d'horreur devant ses membres saignants ; s'il nous présentait sa chair transfigurée depuis la résurrection, nous serions foudroyés par l'éclat de sa gloire et rien ne pourrait nous décider à la douce, intime et sanctifiante union qu'il a rêvée pour nous. Mais il s'est anéanti afin d'entrer en nous sous la forme d'un aliment qui nous est

familier. Sa chair est une nourriture, et c'est précisément sous l'apparence du pain qu'il nous la présente en nous disant : « Prenez et mangez : ceci est mon corps ! »

O mon bien-aimé Sauveur, pour humble et discrète qu'elle soit, votre entrée dans nos âmes n'en est pas moins un adorable triomphe. C'est un Dieu qui nous visite : quel honneur pour nous de recevoir un tel hôte ! Ce n'est pas trop faire que de convoquer toutes nos facultés, toutes nos puissances : intelligence et mémoire, raison, sensibilité et volonté, pour le fêter et l'adorer, lorsque, sous l'humble vêtement dont il couvre sa majesté, il envoie ses anges frapper à la porte de nos âmes. La porte s'ouvre, et notre chétive nature devient, par la communion, le palais du roi d'éternelle gloire. On peut se prosterner devant la poitrine d'un communiant comme devant un tabernacle.

Mais, chrétiens, entendez-le bien : ce roi d'éternelle gloire est un conquérant, un triomphateur. En entrant dans notre âme, Jésus y opère des prodiges. A la différence du pain matériel qui devient notre chair et notre sang, c'est nous qui, dans la communion, sommes changés, pour ainsi dire, en notre divin aliment, Jésus, pain de vie, nous fait passer en lui ; au moment même où nous le mangeons, il nous saisit, nous pénètre, s'empare de notre vie, opérant le prodige que S. Paul publiait en ces termes : « Il semble que je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Quelle est donc cette transformation et comment se fait-elle ?

M. f., chaque jour, à toute heure, chacun le sent, notre vie s'épuise. Travaillez pendant un certain temps, et bientôt vous sentirez venir la fatigue, tous les ressorts se détendre : vos bras n'ont plus d'énergie, vos genoux ne tardent pas à fléchir, votre tête devient incapable de penser. Que vous faut-il donc pour vous rendre la vie, la vigueur ? Une chose : la nourriture. Prenez-la, et bientôt tous ces membres défaillants vont se ranimer et la vie va rentrer dans vos veines. Eh bien ! il en est de l'âme comme du corps. Chaque jour, si nous n'y prenons garde, la vie surnaturelle diminue. Il y a en nous mille principes de mort : les passions qui, sous des formes diverses, combattent en nous les bons instincts, les bons mouvements de la grâce ; le monde et ses dangers au milieu desquels nous vivons ; certains préjugés, certaines erreurs à la mode qui courent le monde et se glissent dans nos jugements ; mille liens, mille petites attaches qui prennent notre cœur d'une manière presque insensible. Alors qu'arrive-t-il ? C'est qu'on n'a plus la même vivacité de foi qu'auparavant ; l'amour de Dieu faiblit dans l'âme même sérieuse, il y a en elle une déperdition parfois effrayante de forces morales et surnaturelles, elle est comme désemparée.

Qu'est-ce qui la remontera donc, cette pauvre âme ? Qu'est-ce qui lui rendra sa vigueur, sa sève, sa vie ? De bonnes lectures ? Sans doute. La prière ? Oui, certes, mais avant tout, ce qu'il lui faut, c'est de la nourriture aussi, de la nourriture divine, c'est l'Eucharistie. Cette âme, au contact du monde et des passions, avait perdu ses forces, elle les retrouvera dans l'union avec Dieu. Il viendra mettre le calme dans cet esprit troublé, il ranimera sa foi languissante, au feu de son amour il réchauffera ce cœur à demi glacé. A la place de tous les principes de mort, il mettra des principes de vie. C'est-à-dire que la grâce, que la vie divine se répand sur toutes les facultés de notre âme pour les raviver.

Il est raconté dans la Bible qu'en l'absence du prophète Elisée, le fils de son hôtesse vint à mourir. Quand l'homme de Dieu revint et qu'il vit la douleur de la pauvre mère, son cœur s'émut et, inspiré par l'Esprit d'en-haut, il s'étendit sur le cadavre, front contre front, lèvres contre lèvres, poitrine contre poitrine. Et voilà que, sous l'influence de ce contact miraculeux, l'enfant revint à la vie. C'est ce qui se produit pour le communiant. Cette âme était tiède, languissante ; elle se traînait au service de Dieu, elle succombait à chaque instant. Maintenant qu'elle a mangé le pain de vie, elle n'est plus la même. Que les difficultés, que les tentations se présentent, que le monde cherche à l'entraîner, cette âme toute proche de Dieu a acquis une énergie surnaturelle qui la met à l'abri du danger. Il suffit même que le démon voie dans cette âme la divine Victime, dont la mort a détruit son empire, pour que son audace soit abattue et sa puissance déconcertée. Tout à l'heure elle n'était, sous la tyrannie de ses cruels caprices, qu'une esclave craintive, dont il triomphait aisément. « La communion, dit S. Jean Chrysostome, fait de nous des lions qu'anime la flamme d'un courage divin et qui, sous leur regard terrible, font reculer le malin esprit lui-même. »

Mais la nourriture ne se borne pas à réparer notre tempérament souvent débilité, elle accroît et développe nos forces, et, à un certain âge, fait grandir notre corps. Vous avez pu le constater bien des fois : quand un arbre croît, que ses rameaux s'étendent, c'est que la sève monte à l'intérieur et pousse au dehors ses vigoureux rejetons. Quand, enfants, votre corps grandissait et que vos petits membres se fortifiaient, c'est que des aliments généreux faisaient circuler la vie dans vos veines. Eh bien ! pour que votre âme grandisse, — et tant qu'elle est sur la terre, elle peut toujours se perfectionner, grandir à sa manière, par la vertu, — la loi est la même : il faut qu'un aliment surnaturel vienne pénétrer votre esprit, votre cœur, vos sens, qu'elle fasse éclore, comme autant de fleurs et de fruits, toutes les vertus. Or cette sève, c'est la grâce ; cet aliment, c'est l'Eucharistie.

Oui, à la Table sainte, Jésus, au moment où sa chair touche notre chair, où son âme est dans notre âme, fait passer sa vie dans notre cœur, et, par un miracle de puissance et de bonté, change ce cœur au sien et lui infuse ses sentiments di-

vins. Aussi demandez aux saints, à ces âmes que vous appelez de grandes âmes, précisément parce que la sainteté les a comme élargies, demandez-leur d'où viennent cette pureté, cette force, ce dévouement, cette ardeur qui les font courir dans la voie des commandements de Dieu ? Toutes vous répondront qu'elles communient. Et, à la place de leurs pensées étroites, Jésus met ses pensées larges, divines ; à la place de leurs affections froides et bornées, il met son amour immense ; à la place de leurs mauvaises tendances, il met un esprit de pénitence et de pureté. Et dans cette union avec Jésus-Christ, et par cette transformation en lui, on voit ces âmes s'épurer, grandir, monter, prendre cette beauté surnaturelle, cette haute stature morale qui est le trait distinctif des saints, ce je ne sais quoi de large, d'élevé, qui fait que pour eux la matière, le temps, les biens, la gloire, les plaisirs, tout ce qui passe n'est rien et que Dieu seul est tout. Et vous-mêmes, m. f., sans atteindre à cette perfection, à ces proportions surnaturelles, que S. Paul appelait la taille de l'homme parfait, vous savez bien que si vous valez quelque chose, c'est à cause de l'Eucharistie, que c'est elle qui vous force à purifier votre âme quand un péché l'a souillée, à être vigilants, courageux ; que c'est elle qui a été le principe de tous vos efforts et que, si votre âme a grandi en vertu, en force, en pudeur, en charité, c'est grâce à cet aliment divin.

Enfin, m. f., quand vous avez pris votre nourriture, quand vos membres qui commençaient à s'affaiblir sont ainsi restaurés, n'éprouvez-vous pas, à ce retour de la vie, un certain bien-être, un sentiment de joie ? Or ce sentiment est bien autrement vif et profond dans l'âme du pieux communiant. Tous, n'est-il pas vrai ? nous sommes faits pour le bonheur ; nous le demandons à tout : à la fortune, au plaisir, à nos yeux qui cherchent les beaux spectacles, à nos oreilles avides de belles harmonies, à notre imagination qui ne rêve que félicité, à notre esprit qui la recherche dans l'étude, à notre cœur qui la demande à l'affection. Mais nous avons beau faire, aucune de ces joies ne remplit notre âme. Elles sont courtes, limitées, quelquefois dangereuses, en tout cas, incapables de nous donner ce bonheur calme, intime, durable et complet que notre nature réclame. A la vérité, nous ne serons parfaitement heureux qu'au ciel, quand nous verrons la beauté infinie de Dieu et que nous savourerons en paix la douceur pénétrante de son amour.

Mais s'il est sur la terre une joie qui ressemble un peu à celle du ciel, qui en soit le prélude, l'avant-goût, c'est bien la joie de l'âme unie à Jésus-Christ par la communion. Là point d'agitation, point de fièvre, point de trouble : l'imagination, les sens, le cœur, tout est calme, et cependant quelle joie, quelle fête au fond de ce cœur où Dieu est descendu ! Voyez-le, ce chrétien qui revient de la Table sainte : quelle sérénité sur son front, quelle majesté, quelle paix dans tous ses traits ! Et ce n'est là qu'une image imparfaite de ce qui se passe dans son âme. Son esprit n'est pas, comme tant d'autres, agité par les tourments du doute et de l'erreur : il croit. Son cœur n'est pas troublé par les passions : il les a vaincues. Sa conscience n'a point de remords, car elle est pure. Il est maître de sa vie et il ne craint pas la mort : à ses yeux, c'est la porte du ciel. Il en est de son âme comme de la nature par un de ces beaux jours où le soleil luit, les oiseaux chantent, les fleurs s'épanouissent : ce n'est qu'harmonie, splendeur, parfum ! Ainsi de cette âme : tout est épanoui, tout est joyeux. Ce n'est pas le ciel, mais c'en est l'avant-goût.

Est-ce que je vous trompe ? Comptez, m. f., les jours heureux de votre vie : au premier rang ne mettez-vous pas celui où, pour la première fois, vous êtes venus recevoir Jésus-Christ dans votre cœur, et, après celui-là, ceux qui lui ont ressemblé par l'innocence et la ferveur que vous avez apportées à la Table Sainte ?

II

Voilà, m. f., ce que j'ai appelé le triomphe intime de Jésus-Christ dans nos âmes par la sainte communion. J'en ai dit assez, je pense, pour vous faire comprendre que ce triomphe est infiniment désirable. Et cependant combien peu le désirent ! Voici le temps pascal commencé ; voici Jésus qui s'approche de vos âmes, comme il s'avançait autrefois vers Jérusalem, pour connaître et goûter en vous l'honneur et la joie du triomphe sur le démon, sur le monde et sur le péché : quel accueil cette annonce va-t-elle rencontrer parmi vous ?

Cette année encore, je le crains, un trop grand nombre refuseront de faire leurs Pâques, manqueront au rendez-vous de la Table sainte, et ce ne sera pas, hélas ! la première fois. Qu'ils me permettent de leur demander compte du jeûne criminel qui, depuis longtemps peut-être, alanguit et déshonore leur vie. Me diront-ils qu'il y a trop longtemps qu'ils ont communié ? S'ils peuvent me prouver que l'année prochaine il y aura moins longtemps, je leur permettrai d'attendre. Prétexteront-ils leur indignité ? C'est une maladie dont on peut se guérir par une bonne confession. Est-ce la foi qui leur manque ? Non plus, puisqu'ils restent encore attachés au fond de l'âme à la religion et qu'ils conservent encore des habitudes chrétiennes. Quels sont donc les motifs secrets de leur obstination ? Des motifs inavouables et parfois puérils. Combien d'hommes par exemple, qui, pour une brusquerie échappée à un prêtre, pour une parole souvent mal interprétée qu'il aura eu le malheur de dire, se sont froissés et éloignés pour toujours de l'église et des sacrements ! Pauvres gens qui ont le tort de mettre leur religion dans les prêtres, au lieu de la mettre, comme il le faudrait, en Dieu seulement ! Chercher à les détromper, à les calmer ? A quoi bon ? On y perdrait son temps et sa peine. Admettons qu'un prêtre vous ait manqué, et gravement : cela peut-il, cela doit-il entrer en

ligne de compte avec une obligation aussi impérieuse que le devoir pascal ?

Dans la vie civile, est-ce que vous discutez quand on vous dit : « C'est la loi » ? Non, n'est-ce pas, vous vous inclinez tout de suite. Eh bien ! il y a une loi qui vous dit : « Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. » Et entre toutes les lois, celle-ci s'impose particulièrement à votre respect et à votre docilité. C'est la loi de l'Eglise, et l'Eglise, vous le savez bien, a reçu son autorité de Jésus-Christ. Il lui a dit : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. » C'est la loi de l'Eglise, et l'Eglise est la mère de vos âmes ; voudriez-vous désobéir à votre mère ? C'est la loi de l'Eglise, et l'Eglise est une société : quand on appartient à une société, ne faut-il pas en accepter tous les règlements et s'y conformer ?

Et non seulement c'est la loi de l'Eglise, mais c'est la volonté de Dieu que vous fassiez vos Pâques. N'avez-vous pas lu dans l'Evangile ces paroles de Notre-Seigneur : « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. En vérité, je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez point la vie en vous !... Prenez donc et mangez ! » On ne saurait être plus clair. Lorsque notre Sauveur nous offre le pain qu'il vient de changer en son corps, ce n'est pas seulement une invitation qu'il nous adresse, c'est un ordre auquel il faut obéir, un ordre confirmé par un serment, par les paroles les plus solennelles.

Mais faisons abstraction des menaces et des châtiments, considérons cet ordre du seul point de vue de la politesse. Voilà votre Dieu qui, pour vous témoigner son amour et vous combler de ses bienfaits, vous demande une place dans votre cœur : vous siérait il, vous est-il permis de le repousser ? Dieu, c'est votre meilleur ami, qui n'a pas de plus grand désir que de partager vos peines, de vous communiquer ses biens, de se donner lui-même à vous. Et vous rejetteriez ce don ? Et vous diriez à Jésus-Christ : « Moi, je ne veux pas de vous » ? Dieu, c'est votre insigne bienfaiteur, à qui vous devez tout ce que vous possédez et tout ce que vous êtes. Ne seriez-vous pas un monstre d'ingratitude, si vous refusiez de lui ouvrir votre cœur ?

Si c'est votre devoir de chrétiens de faire vos Pâques, c'est aussi votre devoir social. Vous n'êtes pas seuls sur la terre. Vous avez des semblables, des subordonnés, des amis qui vous entourent, vous observent et modèlent leur conduite sur la vôtre. Vos actions, surtout de l'ordre moral et religieux, ont une répercussion fatale, quelquefois même une portée considérable sur eux. Chefs d'atelier ou de bureau, propriétaires, maîtres de maison, notables de la commune, sachez-le bien, si vous ne faites pas vos Pâques, vous serez cause que d'autres s'autoriseront de votre exemple et ne les feront pas non plus. Malheur immense ! Les choses n'iraient-elles pas infiniment mieux, en effet, si tous les fidèles d'une même paroisse accomplissaient leur devoir religieux et s'édifiaient par leur obéissance aux lois de Dieu et de l'Eglise ?

Peut-être aussi avez-vous des enfants. Plus encore que vos semblables, ils vous épient pour conformer leur conduite à la vôtre ; plus encore que vos semblables, ils ont droit à recevoir de vous le bon exemple. Vous aurez beau leur recommander, leur ordonner même de s'approcher de la Table sainte ; vous aurez beau dissimuler par mille artifices votre infidélité à la loi de l'Eglise ; leurs regards scrutateurs, qui vous suivent partout, auront vite fait de percer le mystère dont vous cherchez vainement à vous entourer. Et ils se demanderont : « Pour quelle raison mon père ne fait-il point ses Pâques ? Quel est l'obstacle qui l'en empêche ? N'est-il donc plus croyant ? Ou bien serait-il l'esclave de quelque passion honteuse ? Sa conscience lui adresserait-elle des reproches auxquels il ne veut pas mettre fin ? » Et comme, malgré tout, ils ne peuvent se résigner à désapprouver leur père, savez-vous quelle conséquence ils tireront de votre mauvais exemple ? Celle-ci incontestablement : « Puisque notre père ne fait pas ses Pâques, ce n'est donc pas une obligation si impérieuse qu'on le dit ; quand nous aurons l'âge, nous nous en affranchirons, nous aussi. » Quelle responsabilité ! quel scandale ! quel malheur !

Vaincus par toutes ces raisons, vous dites peut-être comme tant d'autres : « Je voudrais bien faire mes Pâques. Mais... — Mais quoi ? — C'est la confession qui m'épouvante. Il y a si longtemps que je me suis confessé et j'ai tant offensé Dieu dans ma vie ! Aller dire mes misères cachées à un prêtre, non, je ne puis m'y résoudre. Ce serait dans mes habitudes un changement trop brusque, une humiliation trop pénible pour ma fierté. » Et moi je vous dis : « Mon cher frère, cela fût-il ainsi, serait-ce donc acheter trop cher la rémission de vos péchés et la tranquillité de votre conscience ? Voyons, soyez de bonne foi. En vous imposant simplement l'obligation d'aller dire vos fautes à voix basse, dans l'obscurité et le silence du confessionnal, sans témoins, à un prêtre de votre choix, lié par un secret inviolable, Dieu pouvait-il vous offrir son pardon à des conditions plus douces et plus faciles ? »

Vous ajoutez peut-être : « Je voudrais bien faire mes Pâques, mais depuis de longues années, ma passion me domine, ignominieuse autant que tyrannique, avec laquelle je n'ai pas le courage de rompre. Pour remplir mon devoir pascal, il me faudrait rendre ce bien mal acquis, renoncer à cette place lucrative mais interdite par la religion ou la morale ; il me faudrait fuir cette occasion prochaine, briser avec cette personne, cesser ces relations coupables, renoncer à cette mauvaise habitude, observer les saintes lois du mariage, et je n'en ai pas la force. » Et moi, je vous dis : « Cette force, mon cher frère, l'avez-vous demandée à Dieu ? Avez-vous prié, appelé la Sainte Vierge à

votre secours? Vous vous résignez à vivre en état de péché mortel, en rébellion contre Dieu et son Eglise : est-ce raisonnable? est-ce prudent? est-ce sage? Quel malheur irréparable, quel sort affreux si vous veniez à mourir subitement! Car, enfin, êtes-vous sûrs de vivre dans un mois, dans huit jours, demain même? Peut-être à cette époque, à cette date, aurez-vous déjà paru devant Dieu. A ce moment décisif et redoutable d'où dépendra votre éternité, ne vaudra-t-il pas mieux avoir à présenter au souverain Juge une âme sanctifiée par la présence de son divin Fils, une conscience en règle avec tous ses devoirs? »

— « Je voudrais bien faire mes Pâques, dit-on encore, mais je n'ose pas. » — Et de quoi donc, je vous le demande, et de quoi donc avez-vous peur? De quelques mauvais plaisants qui ne méritent aucune considération, de quelques réflexions saugrenues, de quelques moqueries insipides qu'on pourra faire à votre sujet? La belle affaire! Faut-il donc tant vous en émouvoir? Rappelez-vous le proverbe : « Bien faire et laisser dire. » Faites votre devoir; les gens de bien vous approuveront, et les autres... aussi, au fond de leur cœur.

Puis, il n'y a pas, que je sache, de déshonneur à pratiquer sa religion, surtout quand on voit les plus grands esprits, les plus nobles cœurs, les plus beaux caractères, nous donner l'exemple sur ce point. C'étaient des chrétiens pratiquants, les Foch, les Mangin, les Castelnau, ces grands généraux qui ont gagné la guerre. Ce matin même, à Paris, ils devaient être plus de mille, les Polytechniciens qui ont fait leurs Pâques à Saint-Etienne du Mont, plus de mille, les Centraux à Notre-Dame, plus de mille, les élèves de nos autres grandes écoles : Normale, les Ponts et Chaussées, les Mines : je me base sur les statistiques de l'année dernière. Qu'en pensez-vous? Voilà une élite intellectuelle et morale qu'on peut fréquenter sans déshonneur. Que si, d'aventure, quelques camarades osaient vous plaisanter, revendiquez fièrement votre liberté; s'ils vous demandent d'un air narquois : « Vous faites donc vos Pâques maintenant? » répondez-leur sans hésitation et sans peur : « Oui, je les fais, et cela pour deux raisons : premièrement parce que cela me plaît, deuxièmement parce que cela ne vous regarde pas. »

En vous pressant de remplir votre devoir pascal, je ne fais, il me semble, m. f., que prêter ma voix à ceux qui vous ont le plus aimés ici-bas, à vos chers défunts. Que vous diraient-ils, ces parents bien-aimés, s'ils étaient encore de ce monde? Vous rappelez-vous l'allégresse qui régnait dans la famille au matin de Pâques : votre père et votre mère s'agenouillant ensemble à la Table Sainte, la préparation qu'ils apportaient à cette grande action, le sérieux avec lequel ils s'en acquittaient, le parfum de piété qu'on respirait dans la maison à leur retour? Quels doux souvenirs! Qu'un jour un de leurs enfants viendrait à s'écarter de leurs exemples, qu'il cesserait de pratiquer intégralement sa religion, ils n'auraient pu, ces bons chrétiens, supporter une telle pensée ; elle aurait jeté sur leurs vieux jours un voile de tristesse. Et qui sait si, parmi vous, il n'y en a pas un à qui une sainte mère, sur son lit de mort, a fait promettre de revenir à Dieu et de satisfaire à toutes ses obligations de chrétien? Voulez-vous donc manquer aux promesses les plus sacrées? Tenez-vous pour rien la parole que vous avez donnée à votre mère mourante? Ne faites-vous aucun cas des exemples de votre père? Croyez-vous donc avoir plus de bon sens, de jugement, de vertu que lui? Ah! m. f., quand on a eu le bonheur d'avoir des parents chrétiens, on ne se trompe jamais en marchant sur leurs traces, et c'est leur témoigner encore son amour et sa reconnaissance, par delà la tombe, que de suivre leurs conseils et leurs exemples.

Quels autres motifs alléguer encore? Faire ses Pâques, n'est-ce pas le besoin de votre cœur? Quels sont-ils parmi vous, m. f., ceux qui n'ont pas à souffrir? J'en appelle à votre témoignage; il y a dans la vie, n'est-il pas vrai? des heures bien douloureuses. C'est la mort qui dépeuple le foyer, c'est la maladie avec ses déchirantes tortures, ses nuits sans sommeil et pleines d'angoisses; ce sont des revers de fortune, des déceptions amères, des souvenirs lancinants, tout un cortège de souffrances qui, de toutes parts, fond sur notre vie pour l'empoisonner. Et qu'arrive-t-il souvent alors? La pauvre âme, en quête de secours, est comme affolée de douleur, parce qu'elle sent tous les appuis lui manquer, parce qu'elle se voit abandonnée, trompée, trahie. Ah! m. f., que de larmes il faut verser ici-bas! Or, à ces larmes, à ces douleurs, je ne connais que deux remèdes : la vue d'un crucifix et la sainte communion, la sainte communion surtout, car nulle part le cœur brisé de l'homme ne se repose plus doucement que sur le cœur de son Dieu. Il semble qu'il y ait dans l'Eucharistie comme un charme pour endormir nos douleurs, et vous voyez des âmes qui ont cherché vainement la consolation autour d'elles et qui ne la trouvent qu'à la Table sainte, mais abondante et inénarrable. Que s'est-il passé? C'est le secret de Dieu. Ce que l'on sait, c'est qu'on était venu triste, accablé, découragé, et qu'on s'en retourne consolé, fortifié, plein de courage, disant, comme une grande âme qui en avait fait l'expérience : « Qu'importe la croix sur les épaules, quand l'Eucharistie est dans le cœur? »

III

Mais à quoi bon ajouter à ce que je viens de vous dire? Vous êtes tous convaincus maintenant que la loi de l'Eglise est infiniment sage et avantageuse et qu'elle oblige sans réplique. Tous aussi vous voudrez lui obéir et nous donner l'édifiant et consolant spectacle de votre participation à la sainte Table. Et ce sera le triomphe de Jésus-Christ dans votre âme, comme je vous l'ai dit au début de cet entretien. Seulement laissez-moi vous demander, en terminant, quel genre de triomphe

vous réserverez à notre divin Sauveur. Sera-ce l'inauguration d'un long règne, ou le rapide passage d'un illustre bienfaiteur que l'on oublie quand on ne sent plus sa présence? Hélas! L'Eglise semble nous donner aujourd'hui un avertissement qui retentit comme un reproche dans nos âmes inconstantes. En bénissant les rameaux, elle chante l'Evangile du triomphe; pendant la messe, elle nous fait le récit de la Passion, dans lequel nous entendons le peuple juif, faible d'esprit et de caractère, race mobile et changeante, vociférer le *Crucifigatur* de la même bouche qui, quelques jours auparavant, chantait l'*Hosannah* et le *Benedictus*. Ce peuple, c'est vous, m. f., dont les communions annuelles sont souvent suivies de près par le retour de vos âmes à leurs mauvaises habitudes et à la mort du péché.

Est-ce là le fruit que vous deviez retirer de vos pâques? Quoi! sitôt absous et sitôt retombés! sitôt purifiés et sitôt souillés! sitôt rentrés en grâce avec Dieu et sitôt redevenus les esclaves du démon! sitôt munis de la force divine et sitôt débilités! Elle a donc été bien sommaire, bien superficielle, votre préparation; elles étaient donc bien fragiles, vos résolutions; il était donc bien faible, votre amour de Dieu! Hélas! il y a là de quoi nous humilier... Mais enfin, quelque navrant que soit votre état, il ne faut pas le prolonger, l'aggraver par de nouvelles fautes, vous y traîner de longs mois jusqu'aux prochaines Pâques. Rester douze mois dans la disgrâce de Dieu, quel malheur, quelle imprudence, quel crime!

Que faire alors? Il faut, m. f., après avoir obéi à la loi, entrer dans les intentions du législateur. Or l'intention de notre divin Sauveur, quand il nous fait un devoir de manger sa chair, est clairement manifestée par son langage et par la nature même du signe sacramentel dont il se sert, pour se donner à nous, comme nourriture spirituelle. Il est, dit-il, le pain vivant, et c'est sous l'apparence du pain qu'il se communique à notre âme. N'est-ce pas pour nous faire entendre que l'Eucharistie doit entrer dans l'économie de notre alimentation spirituelle, comme le pain dans l'économie de notre alimentation corporelle? Or le pain est un aliment de tous les jours.

D'autre part, quand l'Eglise prescrit à ses enfants la communion pascale, elle se propose de stimuler les âmes paresseuses, elle établit son minimum de réfection spirituelle, dont on ne peut se passer sans compromettre gravement son salut, mais elle ne nous interdit pas de faire mieux et de communier plus souvent si nous en éprouvons le besoin, si nous en avons le désir.

Qu'à la rigueur certaines âmes protégées par un milieu honnête, un tempérament tranquille, un régime sobre jusqu'à l'austérité, un rude labeur de chaque jour où se dépense l'exubérance de leur vie, puissent se soutenir par la vertu d'une communion pascale, pendant toute l'année, je l'accorde. Si elles n'arrivent pas à une haute perfection, elles se maintiendront dans la ligne du devoir, c'est possible. Mais malheureusement et d'ordinaire, dans le milieu agité, frivole, sensuel et corrompu où vivent la plupart des chrétiens, par suite des excitations qu'ils subissent, quand ils ne les recherchent pas, il doit se faire nécessairement, dans leur vie spirituelle, une déperdition plus prompte des forces acquises par la vertu du sacrement qu'ils reçoivent une fois l'an. Voilà la cause de vos faciles et trop promptes rechutes.

Or, parce qu'elle n'a exigé de vous que la communion pascale, l'Eglise n'est pas, ne peut pas être complice de vos défaillances et des accidents funestes auxquels ces défaillances vous exposent. Elle vous a fixé une mesure au-dessous de laquelle il ne vous est pas permis de descendre, une communion par an au moins, mais davantage si vous le voulez, et le plus souvent sera le mieux. Donc, lorsque la vertu d'une communion s'épuise, il faut la renouveler; lorsque, après l'accomplissement de votre devoir pascal, vous sentez se révolter les passions et revenir des tentations qui seront suivies de péchés, il faut vous fortifier contre le retour de ces misères, comme vous vous êtes fortifiés déjà, en communiant; et si vous avez le malheur de choir, vous ne devez pas retarder jusqu'au jour légal le renouvellement des grâces qui seules empêcheront vos fautes de se multiplier, le démon de vous tyranniser. Communiez pour vous guérir, de peur qu'une longue habitude du péché ne rende votre âme incurable. Une communion de moins dans votre vie, qui sait? c'est peut-être le triomphe d'une passion qui deviendra le cancer dont votre âme périra.

* *

Une charmante légende écossaise nous raconte qu'après la mort du roi Robert Bruce, le brave chevalier Douglas prit le cœur de ce prince qu'il avait beaucoup aimé, l'enveloppa d'un linge de soie, le plaça sur sa poitrine et partit pour Jérusalem où il avait promis d'aller l'ensevelir auprès du Saint-Sépulcre. Il dit adieu à ses montagnes, il passe la mer, il passe la France, il passe les Alpes. Or, nous dit la légende, le cœur du roi, placé sur le cœur de son fidèle serviteur, opérait des merveilles. Mais le voyage était long. Un jour, fatigué, à bout de forces, Douglas s'assied sur le bord du chemin. Il pense à ses chères montagnes d'Ecosse, à ses beaux lacs d'azur, et pris d'un désir fou de les revoir, il s'apprête à revenir sur ses pas et à retourner dans son pays. Mais tout à coup le cœur du roi s'anime et se met à battre, à coups précipités, sur la poitrine du voyageur, comme pour lui reprocher sa défaillance et lui dire: « En avant! » Alors la force renaît dans ses membres et il se remet en marche.

Un autre jour, il arrive dans une plaine où vient de s'engager une bataille entre musulmans et chrétiens; ceux-ci commencent à plier. Mais le cœur du roi bat avec force sur le cœur de son ami. Douglas ramasse une épée, enfourche un cheval, prend le commandement de l'armée chrétienne et la ramène à la victoire. Et ainsi toujours, à chaque

pas difficile, à chaque danger, à l'heure critique, à l'heure du devoir, le cœur du roi s'animait et faisait tressaillir le cœur du chevalier, et celui-ci reprenait courage, tant et si bien qu'il arriva enfin à Jérusalem, où il s'acquitta de sa promesse.

M. f., dans nos tristesses, dans nos tentations, dans nos combats, nous avons mieux que la poussière d'un cœur royal à mettre sur notre poitrine : c'est le cœur vivant de notre Dieu. Allons donc souvent le chercher à la Table sainte. Qu'il repose habituellement sur notre cœur. Qu'il le fasse tressaillir de ses battements sacrés. Il nous rendra purs, il nous rendra charitables, il nous rendra invincibles, il nous rendra heureux, et sous sa toute puissante influence nous arriverons au terme de notre voyage, à la Jérusalem céleste. Ainsi soit-il.

LA CÉRÉMONIE DES RAMEAUX ET SES ENSEIGNEMENTS

Mes frères,

Il me semble bon de signaler rapidement à votre attention la cérémonie qui aura lieu dimanche prochain pour en tirer les enseignements qu'elle comporte. Cette cérémonie, en effet, nous rappelle un des incidents les plus intéressants et les plus émouvants, un des événements les plus solennels qui aient marqué la vie publique de Notre-Seigneur sur la terre.

I

C'était quelques jours seulement avant sa Passion. Notre Seigneur avait tout récemment excité l'admiration des Juifs en ressuscitant son ami Lazare, le frère de Marthe et de Marie, et il venait à Jérusalem pour célébrer comme tous les Juifs la grande fête de Pâques, cette fête qui avait pour but de commémorer la sortie d'Egypte du peuple hébreu et sa miraculeuse délivrance d'une longue et dure servitude. En réalité, l'heure où le Sauveur devait mourir allait sonner et il voulait tout simplement fournir à ses ennemis l'occasion de s'emparer de sa personne et leur procurer du même coup la facilité de le traîner à la mort.

Apprenant que Jésus était près d'arriver, les habitants de Jérusalem, les gens du peuple surtout, s'empressèrent de se porter à sa rencontre pour lui témoigner leur joie et lui faire un cortège triomphal. Les uns cueillaient des branches de feuillage et les jetaient devant lui. Les autres allaient jusqu'à se dépouiller de leurs vêtements pour les étendre sur son passage. Partout retentissaient des cris d'allégresse, des acclamations pleines d'enthousiasme ; chacun répétait à l'envi : « Gloire et salut au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! *Hosanna! Hosanna filio David! Benedictus qui venit in nomine Domini !* » C'est précisément pour consacrer le souvenir de cette touchante manifestation que chaque année, dans l'Eglise catholique, nous célébrons la cérémonie des Rameaux.

A ce propos, m. f., laissez-moi vous faire observer qu'il faut toujours traiter avec un religieux respect les rameaux qui sont annuellement bénits dans cette cérémonie. Ces rameaux, en effet, par suite de la bénédiction spéciale qu'ils ont reçue, jouissent d'une vertu qui les rend propres à attirer des grâces précieuses dans les différentes circonstances où l'on en fait usage. Toute famille chrétienne doit tenir à s'en pourvoir. On s'en sert par exemple dans l'administration des sacrements aux malades, et en pareil cas il est toujours fâcheux de n'en pas trouver à la maison et d'être obligé, pour s'en procurer d'urgence, de recourir aux voisins.

Pour en revenir aux Juifs, ils avaient donc, disions-nous, magnifiquement acclamé Notre-Seigneur le jour des Rameaux ; ils lui avaient fait une réception éclatante à son arrivée dans leur ville. Mais les chefs de la nation, les pharisiens et les princes des prêtres le haïssaient, et, jaloux de le voir si populaire, ils jurèrent de le perdre. Ils mirent donc tout en œuvre pour changer les dispositions de la foule à son égard. Ils s'appliquèrent surtout à le représenter comme un imposteur, un séditieux, un scélérat dont il fallait à tout prix se débarrasser. Leurs manœuvres infâmes réussirent si bien qu'au bout de quelques jours l'état des esprits était complètement transformé, et par un de ces étranges revirements qui montrent le peu de constance du cœur humain, on vit tous ces Juifs, qui avaient si chaleureusement accueilli le Sauveur à son entrée dans Jérusalem, ne plus demander qu'une chose : sa mort sur la croix. Les mêmes qui l'avaient reçu au cri répété de : « Gloire et salut au Fils de David ! » les mêmes, dis-je, ne pouvaient admettre que l'on songeât à lui faire grâce. Et quand Pilate, gouverneur romain, s'imagina de leur donner le choix entre Jésus et le meurtrier Barabbas pour savoir lequel des deux devait être délivré, on les entendit s'écrier avec fureur : « Non, non, ne nous parlez pas de Jésus ! C'est Barabbas qu'il faut rendre à la liberté. Pour Jésus, pas de pitié, pas de merci ! Nous voulons qu'il soit crucifié ! »

Voilà, m. f., ce qui explique pourquoi, après la solennité des Rameaux, vient aussitôt dans la liturgie de l'Eglise la Semaine Sainte, cette semaine à laquelle se rattachent les émouvants et douloureux souvenirs des dernières souffrances et de la mort de notre divin Sauveur.

II

Le récit évangélique nous suggère la réflexion que, dans la suite des siècles, les Juifs ont eu de nombreux imitateurs ; dans les temps où nous vivons, ces imitateurs sont légion.

Pour ne parler que de ce qui se passe en ce moment dans notre pauvre France, au Parlement, dans toutes les administrations, dans l'enseignement et dans toutes les classes de la société, que de gens font la guerre, une guerre à outrance à Dieu, au Christ et à l'Eglise ! Que de gens s'achar-

nent contre la religion, comme si la religion méritait d'être un objet d'horreur, et semblent n'avoir d'autre tâche que de la discréditer, la vilipender ! Ces gens-là ont-ils toujours été dans ces dispositions ? Pas du tout. Une foule d'entre eux n'en sont arrivés là qu'après avoir reçu d'abord une éducation chrétienne et avoir vécu plus ou moins longtemps en chrétiens. On en citerait beaucoup qui donnaient peut-être les plus belles espérances à l'époque de leur première communion, beaucoup qui, pendant un certain nombre d'années, ont été exemplaires, aussi édifiants qu'on pouvait le désirer. Ils aimaient alors cette religion que Notre-Seigneur est venu apporter sur la terre, cette religion sainte qui procure à l'âme ici-bas tant de consolations, en attendant les joies de l'autre vie. Ils l'aimaient, dis-je, et on ne pouvait guère supposer qu'ils la repousseraient du pied plus tard. Et pourtant la chose s'est produite. Les malheureux se sont laissé égarer. Sous diverses influences, parmi lesquelles l'ambition et les passions humaines peuvent être considérées comme jouant un grand rôle, ils ont renié le Dieu de leur jeunesse. Ils ont fait comme les Juifs : ils se sont tournés contre le Christ après l'avoir béni et acclamé. Et la religion qu'ils estimaient, la religion qu'ils aimaient, à laquelle ils paraissaient sincèrement attachés, ils ne la trouvent plus acceptable, ils la détestent, ils cherchent par tous les moyens, dans les institutions du pays, dans les hôpitaux, à l'école et partout, à la faire disparaître. Comme c'est déplorable ! Et comme ceux qui agissent de la sorte sont à plaindre dans leur aveuglement !

Mais sans aller jusque-là, n'arrive-t-il pas à bien d'autres chrétiens encore d'imiter plus ou moins la déplorable conduite des Juifs ? Voyez, par exemple, l'effet d'une mission dans une paroisse. Quel magnifique mouvement une mission provoque souvent ! Quel enthousiasme ! Quel empressement aux réunions, aux exercices où les missionnaires, comme des envoyés de Dieu, prêchent à la foule venue pour les entendre les grandes vérités du salut ! Les confessionnaux sont assiégés. A la Table Sainte, quel consolant spectacle que celui des communions qui se multiplient les derniers jours ! La paroisse, dans son ensemble, acclame ce Dieu que les missionnaires sont venus lui demander d'honorer et d'aimer, ce Dieu qu'on a le tort trop fréquemment d'oublier. Et vraiment, à voir comme tout ce monde est heureux de profiter du bienfait de la grâce en cette circonstance, on dirait que la persévérance est assurée et que Dieu désormais va régner en maître dans les cœurs. Mais attendez quelques jours, quelques semaines, combien foulent déjà aux pieds la grâce reçue ! Combien semblent ne plus se souvenir de ce qu'ils ont fait et reprennent rang, sinon dans le camp irréligieux, du moins dans le camp indifférent, c'est-à-dire dans le camp où l'on fait tout simplement profession de méconnaître le bon Dieu, de se comporter envers lui comme s'il n'existait pas ou comme si on ne lui devait rien !

Dans les paroisses, en outre, quand vient le temps des Pâques, au moins dans les paroisses où l'on n'a pas perdu l'habitude de remplir ce devoir annuel, est-il rare de voir des chrétiens, des chrétiennes qui, en allant s'agenouiller à la Table eucharistique et recevoir leur Dieu, semblent lui protester qu'il peut à l'avenir compter sur eux, sur leur fidélité, qu'il sera content de leur conduite ? Et après quelques jours écoulés, presque aussitôt, ces mêmes chrétiens se déjugent et se mettent en pleine contradiction avec toutes leurs promesses.

N'y a-t-il même pas dans le monde beaucoup de personnes qui ont été élevées dans un établissement catholique et qui ne paraissent pas s'en souvenir, parce que leur conduite, hélas ! est loin d'être chrétienne ? Elles donnaient naguère, elles aussi peut-être, les plus consolantes espérances. Elles étaient au point de vue religieux d'excellentes élèves. Elles avaient de la piété, elles aimaient la prière, elles s'approchaient d'une façon fréquente et avec édification de la Table Sainte. Tout donnait à penser que l'amour du bon Dieu était solidement ancré dans leurs cœurs et qu'elles lui resteraient toujours fidèles, quelle que fût leur condition, au cours de la vie. Mais les écueils pour elles dans le monde sont venus. Les entraînements, les étourdissements du plaisir les ont peu à peu gagnées. Des lectures imprudentes et malsaines ont émoussé leur délicatesse et ruiné leur piété. Des fréquentations qu'elles n'ont pas su s'interdire, des liaisons qu'elles n'ont pas su éviter, des alliances auxquelles elles ont consenti de la manière la plus fâcheuse ont achevé le mal. Et au lieu de réaliser ce qu'elles promettaient, au lieu d'être ce qu'on avait cru pouvoir attendre, les malheureuses en sont arrivées à laisser de côté totalement les pratiques pieuses, à briser avec le bon Dieu et à abandonner enfin leur devoir.

M. f., il est à souhaiter que cette conduite ne devienne jamais la vôtre et qu'aucun de vous ne donne jamais ce douloureux spectacle. Voulez-vous que Notre-Seigneur soit vraiment content de vous et qu'il vous ménage pour plus tard les joies de son Paradis ? Oh ! de grâce, ne vous rangez pas parmi ses amis pour quelques heures, pour quelques jours, pour quelque temps seulement. Soyez-lui attachés sincèrement, fermement, pour toute la vie. Ne commettez pas un jour ou l'autre le crime odieux qui consisterait à le trahir, à lui tourner le dos, après lui avoir protesté que vous êtes avec lui. Sachez lui être et lui rester fidèles. Sachez devenir et rester toujours des chrétiens accomplis, des chrétiens qui n'oublient pas qu'on ne fait que passer sur la terre et qu'après la mort il faut recevoir la récompense ou le châtiment selon ses œuvres. Ce faisant, vous n'aurez rien à regretter, rien à craindre, quand viendra le grand voyage de l'éternité. Ainsi soit-il.

Pour une messe de Communion privée

LE BUT DE LA COMMUNION ET LES DEVOIRS DU COMMUNIANT

Mes chers enfants,

Elle est arrivée, l'heure de votre première communion. Votre père, surtout votre bonne mère, vous ont annoncé cette fête. Au catéchisme, votre dévoué pasteur vous a appris qu'il y aurait dans votre vie un jour plein de bonheur et de joie : celui de votre première communion. Alors votre cœur s'est mis à le désirer ardemment. Ce jour est venu ; dans quelques instants, le prêtre ouvrira le tabernacle et, après avoir retiré une hostie du ciboire, il la déposera sur vos lèvres. Cette hostie, c'est le bon Dieu, c'est Jésus qui se donne à vous : communier, c'est recevoir Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie.

Or, que vient faire Jésus en vous ? Que vous demande Jésus ?

I. — *Que vient faire Jésus en vous ?*

Il vient nourrir votre âme. Jésus traversait la ville de Jéricho. Et voici qu'un homme, nommé Zachée, cherchait à le voir. A cause du grand nombre de personnes, il ne le pouvait pas, car il était petit de taille. Courant donc en avant sur le chemin par où le Sauveur passerait, il monta pour le voir sur un arbre. Lorsque Jésus arriva à cet endroit, il leva les yeux, vit Zachée et lui dit : « Zachée, hâte-toi de descendre, aujourd'hui il faut que j'habite dans ta maison. » Zachée obéit et il reçut le Sauveur.

Or, en ce moment, Notre-Seigneur porte sur vous ses yeux, comme il les porta sur Zachée ; il vous appelle par votre nom. « Mon enfant, il faut que j'habite chez toi, que je descende dans ton âme dont je veux être la nourriture. »

A la vérité, par la sainte hostie le Sauveur devient la nourriture de votre âme. « Ma chair est vraiment nourriture » (Jo., VI, 56). « C'est moi qui suis ce pain de vie ; qui se nourrit de moi, vivra par moi. » (Jo., VI, 35, 50, 59).

M. e., quand vous mangez du pain, ce pain descend à l'estomac ; dissous et digéré, il s'unit inséparablement à votre corps ; ce pain n'est plus du pain, c'est votre chair, votre sang, c'est vous-mêmes.

Ainsi dans la communion. Sans doute, ce n'est pas le corps et le sang de Jésus Christ qui se changent en vous ; néanmoins un changement a lieu ; c'est vous qui êtes comme changés en lui ; vous devenez les membres de Jésus-Christ même ; son corps adorable s'unit à votre corps, son âme à votre âme, de telle sorte que vous êtes mêlés à Jésus-Christ, en un mot, que vous lui devenez plus semblables. Sainte Madeleine de Pazzi avoua, un jour, après avoir communié, avoir vu son âme unie et transformée en Dieu : « Je ne savais pas, ajoutait-elle, si j'étais vivante ou morte, sur la terre ou au ciel ; je ne voyais pas autre chose que Dieu. »

Et cette nourriture, que procure-t-elle à votre âme ? D'abord elle lui conserve la vie. Un roi, appelé Mithridate, dans la crainte d'être empoisonné, prenait, chaque jour, un contrepoison. Le remède était si salutaire que, lorsqu'il chercha à s'empoisonner lui-même, il lui fut impossible d'y arriver. De la même façon, Jésus, par la communion, agit en vous. Il éloigne de vous le péché mortel qui tuerait votre âme en lui enlevant la grâce de Dieu qui est sa véritable vie.

Ensuite, elle lui augmente la vie. M. e., dans les jours d'été, vous avez remarqué le soleil ; il brille dans le ciel ; il répand, avec sa lumière, une chaleur qui fait pousser les plantes, éclore les fleurs, mûrir les moissons ; en un mot, le soleil est la vie de la terre. La communion, elle, est la vie de l'âme : sous son action, les qualités de votre âme croissent merveilleusement.

En effet, le sang qui coule dans les veines du communiant lui apporte la force de vaincre ses petites passions, de triompher de ses défauts, de résister au démon ; il lui apporte la facilité d'accomplir tous les devoirs qu'il plaira à la divine Providence de lui imposer.

Donc prenez place à la table du bon Dieu. Vous serez, sans peut être que vous le sentiez, soulevés au-dessus de vous-mêmes, comme si des ailes vous étaient données. Car, par la communion, Jésus vous concède les grâces nécessaires pour conserver et développer la vie de votre âme. Il met votre cœur dans son cœur et y allume un feu ardent, le feu brûlant de l'amour pour Dieu. Ce qui faisait dire à S. Jean Chrysostome : « En revenant de la Table sainte, nous sommes comme des lions dont le souffle est de feu. »

Prenez place à la table du bon Dieu. Qu'ils sont malheureux, ceux qui désertent la sainte Table ! Ils ne mangent point Dieu ; ils commencent dès ici-bas le jeûne de l'enfer. Les damnés sont des jeûneurs de Dieu. Ils commencent leur jeûne dès ici-bas. Le paradis commence aussi sur la terre : il est là, dans l'hostie, pour les enfants qui communient.

II. — *Que vous demande Jésus ?*

Toutefois, m. e., si Jésus vous honore de sa visite, il exige de vous une foi vive et une confiance inébranlable.

Je dis : *une foi vive.* Un peu de pain, une petite hostie, est-ce bien là le corps, le sang, l'âme et la divinité du Sauveur ? Oui, c'est lui, n'en doutez pas ; rien n'est impossible à Dieu ; lui qui a créé le monde et suspendu le soleil à la voûte des cieux, il peut faire que son corps, son sang, son âme, sa divinité soient réellement contenus sous les apparences du pain. Il suffit qu'il l'ait voulu ; et il l'a voulu. Ce miracle, il l'a accompli la veille de sa mort.

Se trouvant à table avec ses Apôtres, il prit du pain, le bénit et le leur donna en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Et voilà que par la force de ces paroles, ce pain fut changé au corps adorable de Jésus. Puis le Sauveur donna à ses Apôtres le pouvoir d'opérer le même miracle, et c'est ce que fait le prêtre à la consécration de la messe : il change le pain au corps de Jésus-Christ ; ainsi le Sauveur est véritablement présent dans la sainte Hostie.

Oui, m. e., cette hostie que le prêtre va déposer sur vos lèvres, c'est le Seigneur, c'est votre Maître ; sous cette petitesse, reconnaissez votre Jésus, comme, sous les pauvres langes de la crèche, les bergers et les mages surent le reconnaître et l'adorer. Prosternez-vous devant l'hostie sainte et faites un acte de foi ardent : O Jésus, c'est vous que je vais recevoir, vous tout entier. Je le crois fermement, quoique mes yeux ne vous voient pas. Je le crois avec joie parce que vous l'avez dit, que vous êtes trop bon pour vouloir me tromper et que vous ne pouvez pas vous tromper, vous, la Science éternelle.

Je dis : *une confiance inébranlable*. M. e., n'ayez aucune crainte de vous approcher de Jésus ; ouvrez toutes grandes vos âmes à la confiance. Notre-Seigneur ne veut pas être pour vous le Dieu terrible, c'est le Jésus de la crèche qui n'effrayait pas les bergers, c'est le Jésus qui attirait les enfants, les caressait, les bénissait en disant : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Cependant, comment osez-vous recevoir le bon Dieu ? vous dirai-je. N'êtes-vous pas cet enfant, méritant si souvent d'être grondé par ses parents, par ses maîtres ? — C'est vrai, répondrez-vous ; j'ai des défauts, mais c'est pour cela même que je désire accueillir Jésus, car je lui demanderai de m'en corriger, et comme il m'aime, je suis certain qu'il m'accordera cette faveur.

Eh quoi ! vous osez communier ? vous dirai-je encore. N'êtes-vous pas cet enfant qui s'est rendu coupable de péchés ? — C'est vrai, direz-vous, mais Jésus m'a tout pardonné dans la bonne confession que j'ai faite, et je ne puis faire autrement que de désirer sa venue en moi : je le prierai de m'aider à ne plus pécher.

* *

Heureux enfants, venez donc au Dieu d'amour qui, pour réjouir votre jeunesse, veut se donner à vous ; venez vous nourrir du corps de Notre Seigneur. Venez recevoir Jésus ; qu'il prenne possession de vos cœurs et qu'il les garde maintenant et toujours. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

V

RAPPEL DE QUELQUES PRINCIPES

Mes chers amis,

L'Eglise a voulu qu'à ceux qui se présentent aux pieds des autels en la circonstance solennelle entre toutes de leur mariage, le prêtre n'omît pas de rappeler quelques-unes des vérités importantes, quelques-uns des principes essentiels qui doivent servir de guides à toute la vie conjugale.

Je me conformerai donc à cette intention dans les paroles que je viens très brièvement vous adresser.

I

Et d'abord, tous ceux qui observent notre société actuelle ont bientôt fait d'apercevoir qu'une idée très funeste s'est répandue dans beaucoup de milieux où elle exerce de grands ravages : cette maxime, c'est que la vie doit être avant tout une partie de plaisir.

Dans la jeunesse, tout spécialement, par suite sans doute d'une éducation mal faite, sous l'influence aussi de tristes exemples qui n'hésitent pas à s'afficher souvent, il en est qui n'ont plus d'autre idéal que la jouissance : jouir, jouir à tout prix, jouir par tous les moyens.

Ce qui est plus fâcheux encore, c'est que parfois même on n'hésite pas à entrer dans le mariage avec de semblables dispositions ; il ne faut donc pas s'étonner, après cela, des conséquences qui s'en suivent : le foyer, autrefois considéré comme un sanctuaire et qui en possédait tous les charmes, est devenu peut-être plus confortable, mais également bien plus triste et plus froid que dans les temps anciens. C'est à qui y rentrera le plus tard et en sortira le plus vite ! On voit des époux qui s'ennuient à la maison et qui se trouvent mieux partout ailleurs que là où leurs serments et leurs vrais intérêts devraient les retenir. On rencontre pareillement des femmes insouciantes de leur intérieur, sans esprit d'ordre, de travail et d'économie, qui négligent tout ce qui pourrait faire aimer le chez-soi, et, par suite, des enfants qui se représentent la maison familiale comme une sorte de prison à laquelle ils s'efforcent d'échapper le plus tôt qu'ils peuvent.

Voilà ce que produisent certaines théories nouvelles par lesquelles on prétend remplacer nos bonnes traditions du passé. Elles font du foyer un foyer éteint, sans joie, sans attrait et sans avenir.

Pour vous, je suis bien persuadé que vous envisagez les choses d'une manière tout autre, à cette heure où vous avez décidé de fonder une famille. Je suis sûr que vous avez réfléchi sérieusement et que vous comprenez exactement la portée de votre entreprise.

La famille, en effet, et vous le savez, la vraie famille, c'est celle dans laquelle tous les membres sont heureux parce que chacun est à sa place et

remplit complètement son devoir. Là, l'époux apparaît dans la majesté de son rôle, portant au front un rayon de l'autorité divine. Là, l'épouse échange sa faiblesse naturelle contre la dignité souveraine qui lui vient du cœur même de Dieu ; et tous deux trouvent dans leur fidélité réciproque la sécurité commune autant que l'honneur commun de leurs noms réunis. Là, l'enfant bien élevé garde son âme pure et sa conscience délicate, puis grandit dans le travail et la vigilance pour conserver intact le dépôt de sa vie, mille fois plus précieux que le dépôt de la richesse.

La vraie famille encore, c'est celle où les parents attentifs et sérieux s'appliquent à donner aux petits l'éducation, la correction nécessaire et toujours le bon exemple, et où les enfants, en retour, prodiguent à leurs parents le respect, la docilité et les tendresses de leur affection.

Vraiment, le beau spectacle que donne une telle famille ! Ainsi constitué, le foyer est un milieu qu'on aime, dans lequel tous sont heureux de se retrouver, de vivre ensemble, de jouir les uns des autres.

Voilà donc le foyer que je vous souhaite. Ayez le courage de réagir contre le courant qui entraîne tant d'autres, et construisez sur ce modèle votre jeune famille. Vous travaillerez ainsi, soyez-en sûrs, à votre véritable bonheur.

II

Il y a un autre principe plus important encore que le précédent et beaucoup trop méconnu, lui aussi, de nos jours. Le voici : la religion est, sans conteste, l'âme de la famille.

En effet, nul ne saurait le nier, la famille est une institution divine ; par suite, elle ne pourra vivre que par celui qui lui a donné naissance. Le foyer, la maison familiale, a une clef de voûte : c'est la religion. Dieu, qui a voulu la famille, a réglé aussi qu'elle serait établie sur cette base solide, et sans nul doute, une famille qui n'a pas de religion est quelque chose d'étrange ; on dirait une construction qui ne tient pas debout.

Qu'adviendrait-il, en premier lieu, de l'amour conjugal dans une famille où la religion serait méconnue ? Par nature l'amour est égoïste et changeant ; pour qu'il vive, se développe et persiste, il faut qu'il plonge ses racines non seulement dans le cœur des époux, mais même jusque dans le cœur de Dieu, ce Dieu qui, lui, ne change pas, qui reste la source intarissable du dévouement.

Quant aux enfants, ils ont tout à perdre dans une famille sans religion. S'il n'y a rien de divin au foyer, tout petits les enfants déjà s'en aperçoivent, et à mesure qu'ils grandissent, ils perdent peu à peu et quelquefois très vite le respect de leurs parents, le respect de la vieillesse, et aussi le respect d'eux-mêmes.

Et si l'on demande pourquoi le bonheur familial est rare, pourquoi il y a des foyers tristes, déshérités et malheureux, je répondrai : Parce que là où Dieu n'est pas, la joie non plus n'existe pas ; parce que là où Dieu ne trouve pas sa gloire, l'homme ne trouve pas non plus son bonheur. Il faut renoncer à bâtir, ou bien il faut aller jusqu'au solide, jusqu'à Dieu même qui peut tout porter et sans qui rien ne peut tenir.

Je ne veux pas en douter, ce sont bien aussi les sentiments qui vous animent. Vous venez ici contracter mariage sous les regards de Dieu ; vous voulez qu'il bénisse votre alliance ; vous entendez que la religion préside à votre vie conjugale.

La religion ! c'est elle, en effet, qui sanctifiera vos joies. Vous aurez assurément des joies dans votre mariage. Dieu le veut ainsi afin de nous réconforter au milieu des fatigues et des tristesses de l'existence terrestre ; mais, sans la religion, les joies restent toujours incomplètes. C'est la religion qui les achève en les sanctifiant.

Et puis la religion vous consolera parmi les peines de la vie. Même en un jour radieux comme celui-ci, on ne doit pas la perdre de vue : sur la terre, il n'y a pas de bonheur parfait ; et l'épreuve, à un moment ou à l'autre, se charge de faire sentir sa présence. En ces heures douloureuses, les vraies consolations ont leur source dans la religion.

La religion enfin vous soutiendra dans l'accomplissement du devoir. Fonder une famille, c'est accepter de nouveaux devoirs, assumer de lourdes responsabilités. Ces devoirs et ces responsabilités, vous les connaissez exactement ; mais pour ne jamais faillir à la tâche et assurer votre fidélité permanente, vous aurez souvent besoin de réconfort. Or la religion est seule en état de vous réconforter vraiment.

A ce que j'ai avancé précédemment, je puis donc ajouter en toute vérité maintenant : le bonheur authentique, le bonheur possible ici-bas, il est le partage certain de la famille qui a de la religion.

* *

Tels sont les vœux que je forme en ce moment pour vous de tout cœur et, avec moi, tous ceux qui vous entourent en ce grand jour. Je crois bien qu'on ne peut guère en former de meilleurs. Nous demanderons tous ensemble à Dieu qu'il veuille bien les exaucer. Toutefois il dépend aussi et beaucoup de vous qu'ils se réalisent. Soyez donc décidés à suivre toujours la ligne de conduite que je viens de vous tracer, de la part du bon Dieu. Elle sera, sans aucun doute, pour vous la condition du bonheur, en cette vie d'abord et plus tard dans l'éternité. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 27 martii 1935.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

LIBRAIRIE LETOUZEY ET ANÉ
87, Boulevard Raspail, PARIS (VIe).

Dictionnaire de Théologie catholique

publié sous la direction de E. AMANN, professeur à la Faculté de Théologie catholique de Strasbourg
Viennent de paraître :
Fasc. 112-113. Prédestination. Privilège paulin.

Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie

publié sous la direction du Rme P. F. CABROL et Dom H. LECLERCQ.
Viennent de paraître :
Fasc. 130-131. Mozarabe. — Nativité.

Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques

publié sous la direction de A. DE MEYER et Ét. VAN CAUWENBERGH Professeurs à l'Université de Louvain.
Viennent de paraître :
Fasc. 47-48. Bertrand. — Biscioni.

Dictionnaire de Droit canonique

publié sous la direction de R. NAZ, Professeur de Droit à l'Université catholique de Lille.
Vient de paraître :
Fasc. 7. Avortement. — Baptême.

Dictionnaire de Biographie française

publié sous la direction de J. BALTEAU, M. BARROUX et M. PREVOST.
Vient de paraître : Fasc. 10. Anais. — Anduze.

Dictionnaire de Sociologie

publié sous la direction de G. JACQUEMET.
Viennent de paraître :
Fasc. 11 et 12. Autonomisme. — Avoué.

Prix du fascicule pour les souscripteurs : 20 fr.

ORGUES AMÉRICAINS

« CÆCILIA » à air aspiré,

2	jeux ½,	chêne	verni,	10	reg.	transp.	2.800	fr.
3	»	»	»	12	»	»	3.200	fr.
3	»	»	»	14	»	»	4.100	fr.
4	»	»	»	16	»	»	4.700	fr.
5	»	»	»	18	»	»	5 700	fr.
5	»	»	»	14	»	2 clav.	7.500	fr.
6	»	»	»	15	»	3 »	10.000	fr.

— Demander le Catalogue — Facilités de paiement —

JAVELIER, 12, Avenue du Drapeau, DIJON.

Vins Blancs de Gaillac, cave catholique reputée, 12°5 : 1 fr. 35 le litre, vin en cave. Prix de crise. - Poujade propre, Lafargue-Cestayrols (Tarn).

MOBILIER . LUMINAIRE

BRONZE . ORFEVRERIE

POUR LA DÉCORATION INTÉRIEURE DES ÉGLISES

Assurez-vous le concours d'une élite d'ARTISTES d'ARTISANS d'OUVRIERS

Nous mettons à votre service un choix de collaborateurs expérimentés qui étudieront avec vous les problèmes concernant nos diverses spécialités.

DEMANDEZ-NOUS DE VOUS DOCUMENTER SUR NOS RÉALISATIONS

LES ATELIERS
M. CHERET
8, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, PARIS (6e)

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

HARMONIUMS EN TOUS GENRES

Maison fondée en 1839

Les PETITS-FILS de Mce KASRIEL

6, Rue Tolain, PARIS (20e). — R. C. Seine 163.528

Harmoniums pour Salons et Chapelles. Nouveau système à air aspiré (genre américain) avec ou sans expression.

Modèles portatifs pliants pour Missionnaires. Demandez le Catalogue n° 200.

Modifications spéciales pour Colonies. Conditions particulières pour les Membres du Clergé.

UN BON CONSEIL

Si vous recherchez une maison spécialisée dans la fabrication des fournitures pour appareils à imprimer soi-même à plat, ou rotatifs, ainsi que celles pour machines à écrire, adresssez-vous à la maison **FOURMENT** (fondée en 1898), 8, rue Latérale Raymond-IV, à TOULOUSE (Hte-Garonne).

Remise de 10 % aux abonnés de l'*Ami du Clergé*.

Vous devez écouter par **T. S. F.**

Les Causeries Religieuses
Les Sermons de Carême

sur **APPAREILS C. A. R. A. C.**

construits par l'ŒUVRE DES ORPHELINS APPRENTIS d'AUTEUIL.

Fournisseur du Cardinal VERDIER, etc...

C. A. R. A. C., 40, rue La Fontaine, PARIS 16e.

Catalogue franco

PATHÉ BABYSTES

Souscrivez au Recueil d'analyses de films 9,5 m/m que va faire éditer la C. S. T., 12, rue Denys-Papin, ANGERS. — Rien à payer d'avance.

LA HERNIE

n'est plus une infirmité

depuis qu'un nouveau mode de contention vraiment ingénieux et pratique a été offert à ceux qui en sont atteints. Tous les intéressés savent que, sauf l'opération, il n'existe aucun autre moyen de se défendre contre ce mal que le port d'un bandage. Mais les anciens appareils étaient munis de pelotes dont le volume était proportionné à celui de la tumeur, et qui occasionnaient une gène plus grande que le mal lui-même. L'invention du bandage élastique par le Dr L. BARRÈRE avait déjà réalisé un grand progrès, mais les derniers perfectionnements apportés à sa méthode ont permis de supprimer cet accessoire cru indispensable. Le NÉO BARRÈRE ne comporte aucune pelote, il maintient cependant toutes les hernies réductibles quelque soit leur volume, exactement comme la main posée à plat sur l'orifice. C'est une véritable révolution dans l'art herniaire dont des milliers de hernieux ont déjà éprouvé les bienfaits. La preuve irréfutable en est donnée sur le champ car l'essai du NÉO BARRÈRE est toujours gratuit et sans engagement. Il suffit de s'adresser aux Etablissements du Dr L. BARRÈRE, 3, Boul. du Palais, Paris, qui vous feront parvenir discrètement tous les renseignements nécessaires et les adresses des 150 dépositaires, exclusifs de la méthode BARRÈRE, médecins, pharmaciens ou bandagistes, installés en France et à l'Étranger.

Pour combattre l'obésité

Il faut avant tout rétablir le fonctionnement normal de l'intestin en stimulant l'activité du foie dont la sécrétion biliaire assure la combustion des tissus graisseux. A cet effet on conseille pour éviter et combattre l'obésité UN GRAIN DE VALS pris au repas du soir ou avant de se coucher. Il travaille la nuit et au réveil régularise les fonctions digestives et élimine toxines et résidus nocifs de l'organisme. 4.50 le flac. de 30 grs.

CHAISES et PRIE-DIEU en tous genres

Grande fabrique vendant directement au Clergé et aux œuvres paroissiales, envoie tarif illustré avec prix franco.

Ecrire : Emile CAPDEVIELLE, à Hagetmau (Landes).

LE CAFÉ MARTIN

Dépôts

Paris, Banlieue, Province

Paris / Banlieue	les 250 gr	4 fr. 40
Province	les »	4 fr. 60

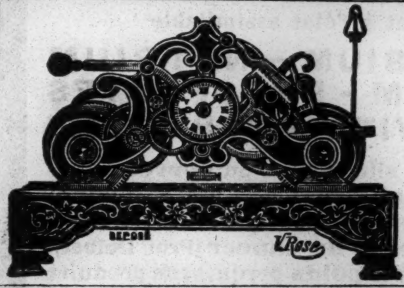
Le **"Café Martin"** ne comporte qu'une seule qualité et vous êtes certain, en le consommant, d'obtenir le meilleur café au prix le plus juste.

34, Rue JOUBERT, PARIS

Pour vos Eglises
vos Ecoles
vos Orphelinats
Cures—Patronages—Salles de fêtes
Employez le Super Comburant Economiseur
Produit français **KRATER** Nombreuses références
Economise 25 à 40 % sur tous les combustibles
Renseignements et vente aux Agences Générales « LE KRATER », 10, r. de Rochechouart, PARIS (9e), et à LYON, 68, Avenue de Saxe.

VITRAUX
MAISON BESSAC - GRENOBLE, FRANCE

CINÉMA Fournitures générales E. STENGEL
Appareils — Tickets — Lampes — Charbons
Projection-fixe. Clichés 8½×10
11, rue du faubourg Saint-Martin. PARIS.



HORLOGES POUR EGLISES
ET TOUT EDIFICE
L. TERRAILLON & Cie
PERRIGNY JURA
Première Maison française
HORLOGES A REMONTAGE AUTOMATIQUE PAR MOTEUR ELECTRIQUE
HORLOGES ELECTRIQUES
SPÉCIALITÉ DE CARILLONS AUTOMATIQUES et à CLAVIER
Devis gratuit en se recommandant de l'*Ami du Clergé*
RÉFÉRENCES DU MONDE ENTIER. —— R. C. 2874 Lons-le-Saunier.

Manre de CIERGES & BOUGIES d'EGLISES fondée en 1880
CIERGES CIRE LITURGIQUE
BOUGIES & CIERGES STEARINE
Tarif sur demande
MOUTINOT & Cie, St-Rambert-d'Albon (Drôme).

COMBINÉS BARRAL
Pour la conservation parfaite des œufs pendant 1 an.
Prix : 11 fr. pour 500 œufs
Notice gratis sur demande
M. RIVIER, 8, Villa d'Alésia, PARIS 14e.

LOURDES — VILLA SOULAGNET —
22, Route de Pau, 5 m. Grotte.
Maison recom. au Clergé. Prix spéciaux pr groupes. Confort.

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871
SPECIALITE DE VINS DE MESSE
Rosé et blanc doux, Blanc sec supérieur
livrés en bonbonnes et en fûts
VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé
livrés en barriques et feuillettes
Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales). R. C. Céret 146.

Ch. CHAMPIGNEULLE
Vitraux & Chemins de Croix d'Art
MAISON FONDÉE A METZ EN 1832
96, Rue Notre Dame des Champs
Paris. Danton, 4965

Les plus hautes récompenses
Les plus précieuses références